

Automne 2026

L'Alinéa

La revue de
l'Association
des auteurs
et auteurs de
l'Estrée

Recommence ?



Philosophie éditoriale

L'Alinéa est une revue littéraire publiée par l'Association des auteures et auteurs de l'Estrie (AAAE). Elle offre une plateforme aux écrivain-es et ami-es des lettres de la région pour partager leurs œuvres et leurs réflexions. Elle est publiée deux fois par an et, grâce à la générosité de ses contributeur-rices, elle est imprimée à petits tirages en plus d'être disponible en ligne.

Pour paraphraser Mark Zuckerberg, la revue est gratuite et le restera toujours. Le but n'est pas de faire du profit (ou de récolter vos données), mais de promouvoir la littérature et la culture en Estrie, en offrant une expérience de travail éditorial et un espace de publication aux auteur-rices de la région.

Dans l'esprit associatif cher à l'AAAE, L'Alinéa est un espace démocratique où toutes les voix sont égales et où se côtoient des personnes d'horizons variés, des auteur-rices chevronné-es aux néophytes qui en sont à leurs premiers textes, en passant par les étudiant-es qui trouvent le temps d'écrire entre un cours sur Anne Hébert et un shift de soir au Tim Horton's.

Formé d'enseignant-es et d'étudiant-es de littérature, d'avidés lecteur-rices, d'écrivain-es reconnu-es et autopublié-es, de jeunes et de moins jeunes, de fans de

polar ou d'expert-es de Marie-Claire Blais, le comité éditorial, représentatif de la diversité et de la richesse des membres de l'association, privilégie une approche horizontale et conviviale du travail littéraire. Il souhaite travailler avec des auteur-rices prêt-es à discuter de leurs textes dans la bonne humeur. L'idée n'est pas d'imposer à quiconque une façon de voir les choses, mais de réaliser pleinement le potentiel des textes reçus.

L'Alinéa publie des œuvres originales et inédites, qui peuvent prendre la forme de nouvelles, de poèmes, d'essais ou de récits. Les textes sont sélectionnés en fonction des critères suivants :

- qualité littéraire;
- pertinence par rapport aux thèmes proposés;
- capacité à toucher les lecteur-rices;
- singularité de la voix;
- justesse de la langue;
- force du regard sur le monde.

Les auteur-rices sont invité-es à soumettre leurs œuvres via le site web de l'AAAE. Chaque soumission est examinée anonymement par le comité éditorial. Les auteur-rices retenu-es sont informé-es par courriel et leurs œuvres sont publiées dans le numéro suivant de la revue.

COMITÉ ÉDITORIAL

Félix Devault-Dionne
Antonin Marquis
Bernard Paquet
Camellia T.
Florent Gouézin
Raphaëlle G. Grenon

ILLUSTRATIONS ET DESIGN GRAPHIQUE

Caroline Leduc

PÉRIODICITÉ

Variable

NUMÉRO

Été 2026

DATE DE PRODUCTION

Septembre 2026

ASSOCIATION DES AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE (AAAE)

151, rue de l'Ontario,
Sherbrooke (Québec)
J1J 3P8

info@aaaestrie.ca

819.791.6539

aaaestrie.ca

Nous remercions Dunin Technologie, la députée de Sherbrooke, madame Christine Labrie, dans le cadre du programme de Soutien à l'action bénévole (SAB), ainsi qu'André Bernier, journaliste, auteur et membre fondateur de l'AAAE, pour leur soutien financier.

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

ISSN3111-0746

* Les opinions émises dans les articles n'engagent pas la rédaction.



6	Recommence?	Introduction à la thématique
8	Recommence sans moi	Magdarline Gédéon
10	Le jeu de l’Oie	Diane Gravel
11	Encore toi!	Lucie Desaulniers
14	Un incident couleur pastel	Justine Meilleur
16	Marguerite	Thamani Asan
19	Ce n’est qu’une de ces nuits où je veux [tʃ]incendier	Marie-Frédérique Roy
20	La cerise sur le gâteau	Florent Gouézin
22	Sons salés	Bernard Paquet
23	Va-et-vient	Edward Beurdouche
25	Poulet et nouilles	Sarah Baril-Bergeron
26	Retour sur terre	Flavie Caron-Leblanc

27	Une marche suffit	Raymond Cloutier
28	Encore	Pascale Bonin
30	Prendre la parole, une fois de plus	Arsène Talbot
32	Ce qu’il reste d’elle	Benoit Fraikin
33	Allez oui, recommence	Pascale de Souza
35	Après	Gaétan Leblanc-Caron
36	La tisserande	Suzanne Pouliot
37	Mailles	Shawna Clithero
38	Souvenir de persévérance	Bruno Laliberté
39	Les Lego sont faits pour être déconstruits	Félix Devault-Dionne
40	Les descendants des aubes	Richard Simard
42	Grimoire	Appel de textes

Qui n'a jamais
J'ai souvent eu l'idée
Selon le dictionnaire

Commencer, déjà, c'est difficile. Recommencer demande un travail sur soi, un petit deuil, l'humilité d'accepter que bon, c'est vrai, j'ai un peu merdé. Quelque chose cloche, mais on essaie de se convaincre que ça ira. Après tout, personne ne remarquera que le cadre est un peu croche, non? Il y a quelque chose de fondamentalement désagréable à recommencer, surtout quand on perd quelques heures de travail en raison d'un cloud mal synchronisé. Comme le savent bien les philosophes des quincailleries: si tu mesures deux fois, tu ne coupes qu'une seule fois.

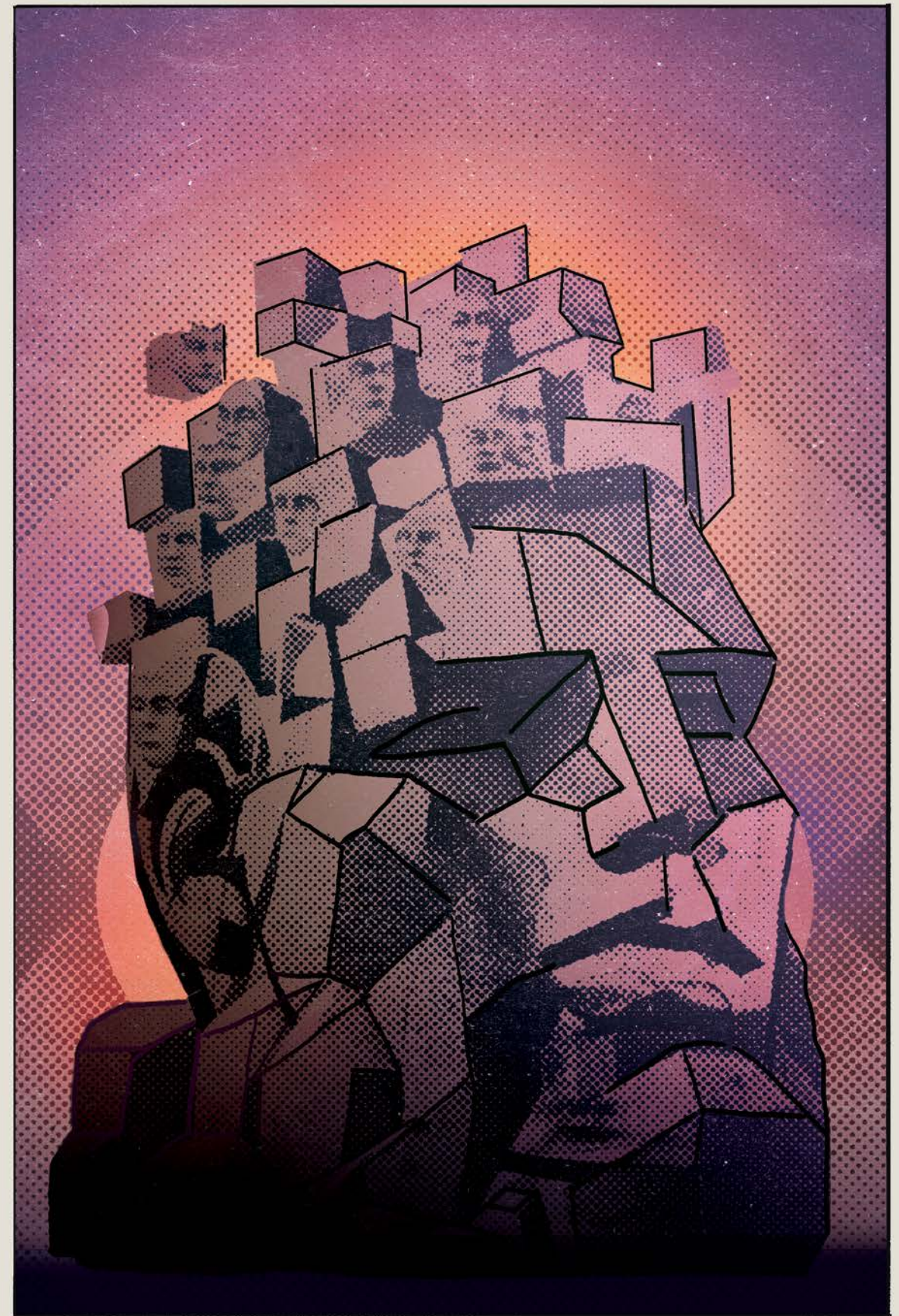
Recommencer, ce n'est pas tant s'avouer vaincu que reconnaître les potentialités, s'attarder aux possibles du texte; c'est voir son œuvre, se voir, au pluriel: je peux faire mieux, je ne suis pas limité à la personne imparfaite qui a posé cette action imparfaite. Recommencer, c'est aussi perfectionner, à l'instar des sportifs et des musiciens qui répètent inlassablement les mêmes gestes pour pouvoir les reproduire à l'instinct. Sans cette volonté de se reprendre, la vie ne serait-elle pas qu'un long premier jet qu'on n'a pas le courage de retravailler?

Dans *Le gai savoir*, Nietzsche demande ce qu'on répondrait à un démon qui nous offrirait de recommencer notre vie exactement telle qu'elle avait

été vécue: «Ne te jetterais-tu pas contre terre en grinçant des dents et ne maudirais-tu pas le démon qui parlerait ainsi?» Qui aurait l'audace, comme un enfant qu'on chatouille, de regarder sa vie à rebours en criant «Encore!»? Pourtant, recommencer, on le fait constamment: au nouvel an, au printemps, à la rentrée de l'automne; la Terre tourne, le calendrier se répète, le Canadien se bat pour être dans le mix, mais à quoi bon poursuivre cette comédie?

Albert Camus nous encourage à imaginer Sisyphe heureux de pousser, encore et encore, pour l'éternité, le même rocher au sommet de la même montagne. Le recommencement devient alors une épreuve de force, un test de caractère, un engagement contre l'absurdité du monde, contre le nihilisme de l'«à quoi bon?» Le recommencement, la répétition ne nous empêcherait donc pas de vivre, d'aimer, de créer, de jouer.

La question qui se pose alors serait plutôt: comment faire pour ne pas recommencer?



Recommence sans moi

PAR MAGDARLINE GÉDÉON

Que trouvais-je à fixer le rayon d'en face, tandis que l'idée de me remettre au travail et celle de continuer à lire ce roman se disputaient ma fatigue? J'avais vu en Luca un brave type. Mais hésiter pendant cinq pages à sauver la vie de sa femme... Pas trop ce que j'espérais.

Oui, ce serait renoncer au bébé qu'elle mettait au monde, mais... Je m'attendais à un «Docteur, faites l'impossible pour me ramener les deux!» rapidement articulé, plein d'émotions, moi. Le sentimental qui s'ignore en moi changeait lentement d'avis à propos du personnage.

Et j'avais refermé le livre, espérant quand même encore. Les circonstances étaient troublantes, mais Luca ne pouvait renoncer à sa femme. Tellement sûr qu'arrivé à la cinquantième page, j'avais parié de poser une action incroyable si Luca décidait du contraire: je passerais ce coup de fil à Nillie. *A bet is a bet*, même si on ne le fait qu'à soi-même, loin de TikTok. Je risquais de me faire envoyer promener, but hey, somebody's gotta be a man.

Si au contraire, m'étais-je dit, il honore mes espérances et sauve sa femme au lieu de l'enfant, je célébrerai ce héros au cœur contrit, ce grand pas pour l'humanité – ou la fiction – en laissant moi-même mes décisions difficiles pour plus tard. Ou jamais.

Mais ce débile de Luca, qu'a-t-il fait à la page cinquante et unième? Exactement ce que je redoutais. Il s'est bien joué de mon innocence là où il se trouvait (ou ne se trouvait pas): il a pris cette décision et devrait aller de l'avant à l'heure où je me parlais, apprendre à vivre avec, le supporter mieux quelques années plus tard. S'il avait vraiment existé. L'amalgame entre la fiction et la réalité me chauffait le cerveau: personne n'était mort. Mais je semblais ne pas comprendre: je pensais à mon propre sort. Le bonhomme que j'aspirais à être se battait contre un tremblement de tous ses membres et pouvait entendre le ricanement désagréable de Luca dans son dos: si Luca demande au médecin de prioriser le bébé au cours de l'accouchement difficile de sa femme, j'appellerai Nillie ce soir! N'est-ce pas ce que tu affirmais?

Je l'ai fait, je me sens ignoble. Ridicule, je n'existe pas. Et toi? Un gros lâche de parier sur ce qui ne risquait pas d'arriver, un lâche qui flâne entre de beaux rayons et qui lit de bons romans. Appelle Nillie, voyons si tu as les épaules.

J'avais pourtant refermé ce roman maudit. «Je te choisirais encore»: comment pouvais-je imaginer la trame derrière un titre pareil? Ma curiosité et ma foi en un dénouement heureux ont eu le dernier mot. Les déclarations d'amour, les incompréhensions, les disputes, les ruptures. Les comebacks, les engagements, les tests de grossesse négatifs, le découragement; puis enfin, une petite flamme qui s'allume: les nausées, la confirmation, le nez qui se répand, la bedaine, le baby shower, le berceau, peinture fraîche. Le jour tant attendu.

Puis le drame. La tragédie: «Monsieur Luca, sachez qu'il m'est difficile de vous demander ce qui suit. Si l'accouchement se complique davantage...» Il me fallait une pause. Pourquoi ces perturbations?

Tout s'est déroulé sous mes yeux. J'y croyais, moi. Je gardais même un œil sur mon téléphone au cas où Luca et sa femme me demandaient d'être parrain. Et tant de rêve finit par attirer mon attention sur la photo de Nillie en fond d'écran. Il me fallut alors, en plus de la pause, un café que je me servis bien sucré – avec du lait et de la crème – en m'interrogeant sur le sens de la vie. Toujours. Ne peut-on donc espérer en paix? Amoureux, Luca... En même temps, il a tellement désiré cet enfant... Je le vois quand même choisir de sauver sa femme. Sinon c'est un idiot, et je vais appeler Nillie!

Et j'avais repris ma lecture, conscient de mes obligations. Luca s'avérerait ne pas être celui qu'il me paraissait. Il ne l'a pas été. Je devais, pour le rachat de tous mes frères, appeler Nillie. Et oui, Luca! Watch me.

Bon, appeler, c'est beaucoup quand même pour deux personnes en froid... On va commencer doucement, envoyer un petit message.

Commencer quelque part justement, ça a toujours été mon sincère problème. Tu n'oseras pas! La voix de Luca dans ma tête devenait plus insistante. Je portai la tasse de café à mes lèvres. Tiède. Je la reposai presque aussitôt, pris de panique plus que de dégoût.

La fenêtre dévoilait un ciel clair et les pointillés irréguliers des étoiles soulignaient la magie de ce tableau qui s'endort, vivant. Mais le silence de la nuit m'accusait. De mes actes manqués. Mes promesses violées. Je détestais Luca d'avoir échoué là où je ne réussissais pas: prendre des décisions.

La lune majestueuse se pavanait. Sa douce lumière éclairait les rebords de ma fenêtre comme une invitation de dernière heure, une dernière chance dans l'obscurité pesante.

On dirait Nillie...

Et comme toutes les fois où je m'apprêtais à faire profil bas, à dire que je suis désolé, reprendre la route par le début, j'entrepris d'écrire ce mail à la petite lueur dans mes nuits :

Ma Nillie, Je doute que tu attendes encore mon message. Ce n'est pas la fierté qui m'a fait tarder: j'ai échoué tant de fois. Désolé pour tout, pour mon silence. Mes efforts n'ont pas suffi à faire de moi un meilleur homme, mais je veux recommencer pour toi.

Tu me manques beaucoup. Alors je dépose ce message comme on dépose une pierre sur un cairn au bord d'un sentier en espérant ton passage par là.

Ce soir-là, je m'endormis le cœur battant et les mains moites, guettant la moindre notification. Rien ne vint. Bon signe. Une Nillie qui ne répond pas immédiatement: une Nillie calme.

Deux semaines s'écoulèrent. Encore un bon signe. Je repris le sport, voulant paraître frais pour faire mon invitation à dîner.

La bombe explosa silencieusement un mercredi soir. N'en témoignèrent que les dégâts: je pausais entre deux séries d'exercices de biceps quand la notification de ce message me ramena sur terre par le col de mon t-shirt gris:

Cher Aksim, Je te vois mûrir avec grand soulagement au cœur. J'attendais ce jour depuis longtemps. Trop longtemps. Je me réjouis que tu veuilles être une meilleure version de toi-même. J'ai décidé de ne pas en être la raison.

Je viens de lire un roman où un misérable laisse mourir sa femme au cours d'un accouchement. Elle aurait pu l'éviter en se barrant tôt, aux premières hésitations. Elle a accepté de recommencer, pleine d'espoir à chaque fois.

Mais qu'est-ce que je t'apprends? Tu connais sûrement ce personnage inspirant, ce livre se trouve sûrement dans ta merveilleuse bibliothèque. Tu l'as sans doute déjà lu en sirotant ton café tiède et sucré.

Bonne chance, mon vieux Aksim. Moi à ta place, j'évitais de déposer une autre pierre sur ce cairn, tu risques de t'écraser le doigt.

P.S. Je ne suis pas ta Nillie.

Je suis cuit, pensai-je en buvant d'un trait l'eau qui me restait. Je commençai à suer à grosses gouttes, les battements de mon cœur s'accéléchèrent et ma tête se mit à tourner, à tourner...

Je sursautai en manquant de tomber du banc où je prenais le break. Mes yeux se dirigèrent vers ma bouteille: elle contenait encore de l'eau. J'avais somnolé pendant dix minutes.

Mon portable vibrait dans ma poche. La notification d'un mail s'affichait en haut de l'écran.

J'attrapai vivement les haltères et me remis aux exercices comme un forcené. J'ignorais complètement ce qui se disait dans ce message, mais je n'étais pas prêt à l'affronter.

Le jeu de l’Oie

PAR DIANE GRAVEL

À l’origine
Symbole de pèlerinage, l’oie
Lancés sur le jeu, les dés pour avancer

Cases numérotées
Début et fin d’un itinéraire
Abandonné au hasard

Aujourd’hui
Les règles ont changé
On ne joue plus, on fait la guerre

Le sort en est jeté
Advienne que pourra
À chacun son heure

Symbole de vigilance, l’oie
Invitation au voyage intérieur
Du parcours de son existence

Encore toi!

PAR LUCIE DESAULNIERS

Marc-André Melançon était un adolescent imberbe, qui ne démontrait aucun talent particulier si ce n’est celui de faire rire les autres. Autour de lui bourdonnait une petite cour d’admirateurs dont je me méfiais et que j’évitais comme s’il se fut agi d’une touffe d’herbe à puce. De nature timide, je portais un masque de fille trop sérieuse pour espérer faire partie de leur groupe.

Au fond de moi, je rêvais d’aller les rejoindre, surtout pour me rapprocher de Marc-André que je trouvais beau, hilarant et génial. Je dois avouer qu’il se distinguait des autres élèves avec sa démarche assurée, légèrement sautillante. Son corps élancé dépassait tout le monde d’une tête et son visage était si harmonieux, que même la couronne de broches qui clôturait sa bouche ne parvenait pas à l’enlaidir.

J’appris son horaire par cœur et m’organisai pour le croiser à tous les changements de cours. Je le rencontrais souvent dans les escaliers et reconnaissais le couinement de ses espadrilles bleues avant de lever la tête vers lui. Chaque fois, je rejouais ce moment où je capturais enfin son regard et qu’il me souriait. Le film de notre amour se déroulait dans ma tête, un fantasme dévastateur qui occupait toutes mes pensées et me rendait de plus en plus obsédée. Pourtant rien dans l’attitude de ce garçon ne m’invitait à croire qu’il puisse m’ouvrir les bras. Je parlais de lui à ma meilleure amie dès que je mettais les pieds dans l’autobus. Peu m’importait son niveau d’intérêt, pourvu que je puisse déverser mon torrent d’émotions sur quelqu’un. «J’ai changé mes cheveux, penses-tu qu’il va le remarquer? Il paraît qu’il a compté deux buts au tournoi de Rimouski, il paraît aussi qu’il va être repêché pour jouer à Moncton...»

Je la soûlais avec cet élève qu’elle trouvait immature et fantasque. Comment pouvais-je me passionner à ce point pour quelqu’un dont je ne savais rien? Qui remarquait mon existence uniquement parce que je posais des questions déconcertantes pendant les cours de mathématiques? Je ne me reconnaissais plus dans cette

personne sombre et boudeuse que j’étais devenue, dans cette limace collée à son casier qui louchait vers la cour d’un petit roi inconscient du séisme qu’il déclenchait à distance. Marc-André, se sentant observé, jetait parfois des coups d’œil intrigués vers moi. Mal à l’aise, je baissais la tête ou regardais ailleurs. Mes pouvoirs télépathiques échouaient à lui faire comprendre qu’il était l’ élu. Je me voyais arriver avec lui au bal des finissants où, nichée dans ses bras, je m’abandonnerais sur les accords d’un slow irrévérencieux.

À mon grand désespoir, vers la fin de l’année scolaire, sa famille déménagea et nous n’entendîmes plus jamais parler de lui. Déchirée, le cœur en miettes, je dus me faire violence pour dissimuler mes états d’âme à la maison. Le soir du bal, je mordis dans mon oreiller en pleurant tandis que mon univers s’écroulait. Ainsi, je ressentis la perte et vécus une peine d’amour bien réelle pour un amour inexistant dans les faits.

Avec le temps, le souvenir de Marc-André s’estompa et la vie m’offrit la chance de m’émanciper. J’appris à me méfier de mon imagination, à verbaliser mes désirs et à réaliser mes rêves. Je voyageai à travers le monde, connus le véritable amour et réussis à vivre de ma plume.

Depuis quelques mois, je travaillais sur un nouveau manuscrit qui me ramenait toujours dans le passé. À mon insu, le fantôme de Marc-André Melançon me hantait. Certains matins, en me réveillant, il m’attendait avec ses yeux insondables, plus verts qu’un tapis de mousse au printemps. J’avais beau secouer la tête pour le chasser, il insistait, refusait de me laisser tranquille.

Un jour, en quête d’inspiration, je décidai de me servir de lui pour développer un personnage dans le roman que j’écrivais. Jouer avec ce souvenir, le modifier selon mes envies réussirait peut-être à m’en libérer. Marc-André obtint ainsi le privilège d’entrer dans l’histoire. Je me fis couler un café, fermai les yeux, méditai sur le sujet et pris la plume.

Ce n'était plus le jeune homme que j'avais connu, mais un père de famille. Ses cheveux clairsemés annonçaient un début de calvitie, toutefois rien qui puisse altérer la beauté de l'adolescent que j'avais connu. Son regard y était pour beaucoup. Il partageait son quotidien avec une femme généreuse, brillante et deux fillettes adorables. Il possédait une maison libre d'hypothèque, payée avec l'héritage de ses parents et une affaire d'import-export florissante. Malgré une vie cousue de privilèges, mon esprit traçait le portrait d'un être malheureux, profondément insatisfait.

Je l'imaginais évoluant dans un décor factice digne d'une série télé. Pieds nus dans d'horribles sabots en résine bleu pâle, une chemise en lin écru négligemment sortie de son jean, il frottait d'une main le papier sablé de son menton et fixait un bouquet de ballons gonflés à l'hélium posé sur le guéridon. C'était le jour de son anniversaire, il allait avoir quarante ans. Sa conjointe, Martine, lui avait organisé un *surprise-party*. Les chuchotements et cachotteries de ses filles lui avaient mis la puce à l'oreille. Il se doutait de quelque chose, cependant pour ne pas gâcher le plaisir de Martine et des filles, il jouait le jeu. Les premiers invités commençaient à arriver, il se montrait surpris, exubérant, accueillant chacun des convives avec chaleur et enthousiasme. Il en faisait des tonnes pour voir Anne et Molly taper des mains. Elles avaient six et huit ans. Sa compagne qui n'était pas dupe faisait semblant d'y croire. Puis, un invité qui n'aurait jamais dû se trouver là créa tout un émoi. Martine avait voulu lui faire plaisir en retrouvant de vieux camarades. Elle ne pouvait pas savoir, n'aurait jamais pu deviner...

L'homme qui venait de franchir la porte d'entrée était celui auquel il avait brisé le cœur quand il était adolescent. Les deux amis se dévisagèrent longuement sans parler. Marc-André se vit transporté vingt-cinq ans en arrière. Pareil au son amplifié d'une guitare basse, il entendait le rythme sourd de son poulx, sentait la chaleur et la vibration des corps l'un contre l'autre. Cette fois-ci, il était prêt. Devant toute l'assemblée de ses amis et face à sa famille, il offrit ses lèvres à Samuel, l'homme qui le serrait dans ses bras.

Je me réjouis pour eux et me fichai des conséquences. Les dommages collatéraux n'étaient pas de mon ressort, les débris de cette famille en ruines ne me concernaient plus. Les pleurs des petites, l'incompréhension de Martine, la gêne des amis, les regards amusés, le silence, les départs... je l'abandonnai à son sort! Je refermai mon cahier et le manuscrit en plan alla rejoindre les autres dans le tiroir des chantiers inachevés.

Puis les années filèrent, devinrent aussi courtes que des heures et sans m'en apercevoir ou sans doute grâce à l'écriture qui eut sur moi l'effet d'un exorcisme, je laissai Marc-André sortir de ma vie. Je croyais vraiment en avoir fini avec lui... jusqu'à ce soir où je fis sa rencontre au Quai des brumes. Il avait l'air d'y traîner son ennui.

Assis devant une pinte de bière, avec son air de désœuvré et ses yeux de séducteur, il avait perdu de sa superbe. M'étais-je trompée sur son compte? Au fond, je ne le connaissais pas vraiment. Il leva la tête et m'aperçut. Je le vis insister de la main pour m'inviter à me joindre à lui. Me reconnaissait-il ou draguait-il la femme que j'étais devenue?

J'allai le rejoindre d'une démarche assurée, le sourire aux lèvres. Mon aplomb m'étonnait. Je commandai un scotch et nous partageâmes nos regards en puisant l'un dans l'autre avec une telle intensité, que je me demandai si je devais réécrire l'histoire. J'étais la fille du secondaire, sans ses lunettes de *nerd* et son corps de mal dans sa peau. Il n'était pas bavard et m'offrit de jouer au *pool*. Je prenais ma revanche. Nous enchaînâmes les parties jusqu'à la fermeture du bar. Ensuite, je lui fis une accolade et le quittai. J'ignorais ce que l'avenir nous réservait, mais en descendant la rue Saint-Denis, je sus que j'allais le revoir.



Un incident couleur pastel

PAR JUSTINE MEILLEUR

Le jour de ses 59 ans, le seul et unique vase d’Harold se fracassa au sol, emportant de ce fait toute la gaieté du moment. L’homme vivait seul dans un minuscule deux et demi dont la fenêtre de la cuisine donnait sur la rue Saint-Hubert à deux pas de la rue Bellechasse, un quadrilatère dynamique pris d’une certaine nostalgie commerciale et régulièrement illuminé de gyrophares policiers. L’immeuble était un véritable taudis, mais derrière la porte numéro sept — la sienne — se cachait un appartement où chaque lézarde était aussitôt plâtrée, où chaque surface, linoléum et mélanine confondus, était sagement frottée selon un calendrier détaillé respecté à la lettre. Alors que certains qualifieraient cette discipline de summum de l’ennui, Harold, au contraire, s’en réjouissait.

Chaque matin, il lissait ses cheveux et taillait sa barbe, repassait la chemise du lendemain, pressait une orange et demie, enchaînait une vingtaine d’exercices pour tonifier ses abdominaux, cirait ses chaussures, écoutait le téléjournal matinal à la radio, vaporisait d’eau ses orchidées et résolvait une grille de mots croisés de niveau expert. À cela s’ajoutaient quelques tâches supplémentaires comme brosser le chat de la voisine, tailler une ou deux feuilles de son bonzaï ainsi que murmurer une courte prière destinée à la Vierge Marie et au Bouddha, question de faire sa part dans l’harmonie planétaire, ce à quoi il tenait beaucoup. C’était le genre d’homme qui avait hâte d’annoncer à son dentiste qu’il passait le fil dentaire une dizaine de fois par semaine. Et le lendemain, c’était normalement avec un réel bonheur qu’il recommençait. En d’autres mots, au-delà de voir le verre plein, toujours Harold le voyait débordant d’opportunités. Il cuisinait l’osso buco comme un Milanais de souche, le dal comme un Pendjabi et aimait bien partager les secrets de sa maîtrise du bortsch avec la caissière du marché lorsque les betteraves étaient

en saison. Ses collègues qualifiaient son attitude de zèle, ses voisins, de façade pour quelque sombre passé. Lorsque Harold quittait l’immeuble après avoir échangé les civilités d’usage avec ses voisins de palier, on pouvait les entendre évoquer telle horrible guerre lointaine ou tel atroce drame familial pour expliquer ses faits et gestes. Tristement, ces derniers n’avaient pas complètement tort.

À l’occasion de son anniversaire, Harold avait enfilé ses plus beaux pantalons de tweed, qu’il portait bien ajustés, ainsi qu’une élégante chemise de coton égyptien dénichée à son grand bonheur dans une friperie du coin. Comme à son habitude, il s’était rendu chez le fleuriste du quartier qu’il habitait depuis son arrivée à Montréal et avait choisi un magnifique bouquet de ses fleurs préférées: des renoncules à la teinte saumonée, qu’il avait minutieusement disposées dans l’unique vase qu’il possédait. S’offrir un tel bouquet était certes une folie, surtout pour le comptable qu’il était, mais il tenait mordicus à célébrer son anniversaire comme on le lui célébrait jadis.

Alors qu’il admirait le riche détail des pétales superposant à la perfection un gradient de couleurs allant du nougat de pêche au corail chaud dans la langue de Pantone, un violent coup de vent fit valser la fenêtre entrouverte contre le vase qui se fracassa au sol avant qu’Harold ne puisse l’attraper, et ce, malgré un incroyable plongeon peu recommandable pour un homme souffrant d’une hernie lombaire. L’incident projeta des éclats de céramique jusque sous le réfrigérateur, endommageant même le linoléum à l’endroit de l’impact et provoquant, selon la voisine d’en bas, un tel vacarme que cette dernière avait cru à un coup de feu et s’était réfugiée dans sa baignoire un balai à la main.

Depuis, la triste scène avait été nettoyée et les fleurs indemnes baignaient dans un carton de lait décapité. Le fêté avait perdu son sourire. Il ne se ressemblait plus. Il fixa tristement ce qu’il avait rescapé du bouquet et évita de regarder en direction de sa poubelle de laquelle débordaient les restes disloqués de deux infortunées. Une boule d’émotion lui noua la gorge et l’estomac. Et s’il n’avait pas disposé le vase à cet endroit? Et s’il n’avait pas ouvert la fenêtre? Et s’il était rentré bredouille de chez le fleuriste? Il sentit la culpabilité l’envahir et ne put s’empêcher de remonter la logique des choses encore plus loin. En cet instant Harold réalisa qu’il avait commis une grave erreur, une erreur qu’il avait répétée au fil des années par amour du peu qu’il conservait de sa vie d’avant.

Les fleurs n’avaient pas demandé à être cultivées par milliers sur une ferme monoculturale, aspergées de produits chimiques, tranchées aux chevilles, attachées les unes contre les autres, puis entraînées de force dans un camion réfrigéré roulant jour et nuit sur des milliers de kilomètres. Harold imaginait la détresse qu’avait dû ressentir les pauvres renoncules une fois relocalisées dans un immense et sombre entrepôt, entassées par milliers, ignorant tout de leur sort, puis rechargées à nouveau, cette fois dans un plus petit camion et vers une plus petite cellule, pour être finalement balancées dans une baignoire remplie d’eau glacée, prêtes à être exhibées, tatouées de la seule information désormais utile: 2,95\$ la tête.

Le quinquagénaire-bientôt-sexagénaire se servit un café très serré dans lequel il fit basculer avec délicatesse un carré de sucre roux. Encore sous le choc de l’émotion, il touilla lentement le tout d’une main tremblotante jusqu’à ce qu’il n’y ait plus cristaux de sucre en prenant soin de bien intégrer la crème de café qui se collait aux parois.

Harold replia chacun de ses doigts contre la petite tasse et apprécia sa chaleur diffuse. Il approcha timidement son nez, ferma les yeux, enveloppa son être tout entier des arômes de cacao, de noix grillées et de tabac s’échappant du précieux liquide. Autant de bonheur contenu dans une si petite chose, pour un si court moment, pensa-t-il, quel délice!

Ses yeux se posèrent sur les renoncules et Harold constata avec soulagement qu’en apparence, celles-là tenaient bien le coup. De véritables survivantes, conclu-t-il, ému. Il en admira les délicats pétales parfaitement disposés les uns contre les autres pour se protéger le cœur. Ces fleurs étaient comme lui originaires d’un coin perdu du monde. Installés côtes à côtes devant la fenêtre, Harold savoura son café et les fleurs, la lumière du jour. Ensemble, ils oublièrent leurs blessures et profitaient de la douceur de l’instant présent. Aussi, le fêté se promit que les prochaines renoncules qu’il contemplerait ne seraient pas issues d’un sombre trafic comme celles-ci, non, elles seraient indigènes, heureuses d’être là où leurs ancêtres avaient eux aussi vu le jour et bu la pluie. Cette idée plu beaucoup à Harold dont le mal du pays le rongait de l’intérieur malgré les milliers de couches avec lesquelles il avait réussi — telle une renoncule — à s’envelopper au fil du temps.

Retourner là d’où il était parti ne lui faisait plus peur. Il était temps de rentrer.

Marguerite

PAR THAMANI ASAN

Marguerite considère qu’elle n’a pas besoin de réviser pour ses examens, car elle a toujours eu de bonnes notes. Lorsqu’elle fait ses travaux, elle ne se remet jamais en doute et croit que la double vérification n’est pas nécessaire. La jeune fille est persuadée qu’elle est la meilleure de sa classe.

Perdue dans ses pensées, Marguerite fixe l’horloge lorsque la cloche retentit pour annoncer la fin de journée. La voix de son enseignant la tire de sa rêverie

— N’oubliez pas de réviser pour le test de maths.
— Pff, pas besoin, dit-elle à son voisin de classe en ajustant sa barrette en forme de tournesol.

Pas étonné par son commentaire, il lui répond :

— Tu devrais réviser au cas où.
— Je vais survoler mes notes avant demain.

Son ami lève les yeux au plafond, sans la croire. Marguerite n’y prête pas attention et se dirige vers son casier. Ce n’était pourtant pas un mensonge, elle a bien l’intention de relire ses notes vite fait.

Son sac sur l’épaule, elle rejoint ses parents à la sortie de l’école près de la clôture. Elle remarque, en revanche, que quelqu’un manque à l’appel. Chouchou, son chien.

Son cœur accélère dans sa poitrine, elle frotte ses mains moites contre son pantalon, tandis que des gouttes de sueur perlent sur son front. Inquiète pour Chouchou, elle s’imagine le pire et se met à courir pour questionner ses parents.

Déterminée à éclaircir ce mystère, elle leur demande :

— Où est Chouchou ?

Ses parents gardent le silence. Ils paraissent tristes et incapables de lui dire quoi que ce soit. Son père hésite.

— Ma chérie...
— Chouchou a avalé son jouet en plastique, donc il est à l’hôpital, dit sa mère. On va aller le voir.

Arrivée à la Clinique des Amis à Poils, la famille s’annonce avant d’aller s’asseoir dans la salle d’attente. Aussitôt installée sur sa chaise, la jeune fille commence à observer autour d’elle. Elle remarque rapidement un couloir avec plusieurs portes qui mènent – elle suppose – à des salles d’examen. Marguerite voudrait regarder derrière chacune d’elles pour voir si Chouchou s’y trouve. Le stress est insupportable.

L’attente semble infinie, lorsque la petite famille est enfin appelée par la secrétaire pour qu’ils rejoignent la vétérinaire dans une petite salle.

Chouchou est allongé sur le lit et dès qu’il voit Marguerite, il tente de se lever, mais il est trop faible. À peine redresse-t-il la tête que son museau retombe contre le coussin.

— Oh mon Dieu ! s’exclame Marguerite en s’élançant vers son chien.

Pour l’accueillir, Chouchou tente de lever la patte, mais n’y parvient pas. Marguerite le caresse pour le rassurer, puis se tourne vers ses parents.

— C’est quand que nous rentrons à la maison avec Chouchou ?

Ses parents retrouvent le même visage hésitant et triste que plus tôt. La vétérinaire qui était dans un coin de la pièce jusqu’ici, s’approche de la jeune fille et lui dit :

— Chouchou ne reviendra pas à la maison, il passe les derniers instants de sa vie.

Devant cette nouvelle, Marguerite éclate en sanglots et serre son chien contre elle. Tous les deux se fixent et Marguerite peut voir dans ses yeux que la mort approche.

Les minutes s’écoulent et le visage de Chouchou commence à s’éteindre.

— Au revoir, Chouchou.

C’est alors que son chien rassemble toutes ses forces pour aboyer une dernière fois. Ce soir-là en rentrant chez elle, prise par la douleur de son deuil, Marguerite en oublie la révision de son test de maths.

Le lendemain, la jeune fille remarque qu’il y a moins de gaieté dans la maison. Chouchou n’est pas là pour la réveiller ou faire du bruit en jouant avec sa balle. La marche jusqu’à l’école est longue et épuisante sans lui.

Marguerite traîne les pieds jusqu’à son cours de maths et c’est la voix de son enseignant qui la sort de sa bulle :

— J’espère que vous avez révisé pour le test, bonne chance à tous.

C’est à ce moment que Marguerite constate qu’elle n’a pas révisé. L’enseignant pose le test devant elle. Le temps file et elle bloque à la cinquième question.

— 10 minutes ! s’exclame le prof, ce qui fait sursauter la jeune fille.

Au mur, elle aperçoit l’horloge qui file à toute allure. Marguerite essaie de finaliser son test, mais n’y arrive pas. Elle tombe constamment dans ses pensées, incapable de se concentrer sur la feuille devant elle.

La seconde suivante, la cloche sonne.

— Allez, donnez-moi vos copies.

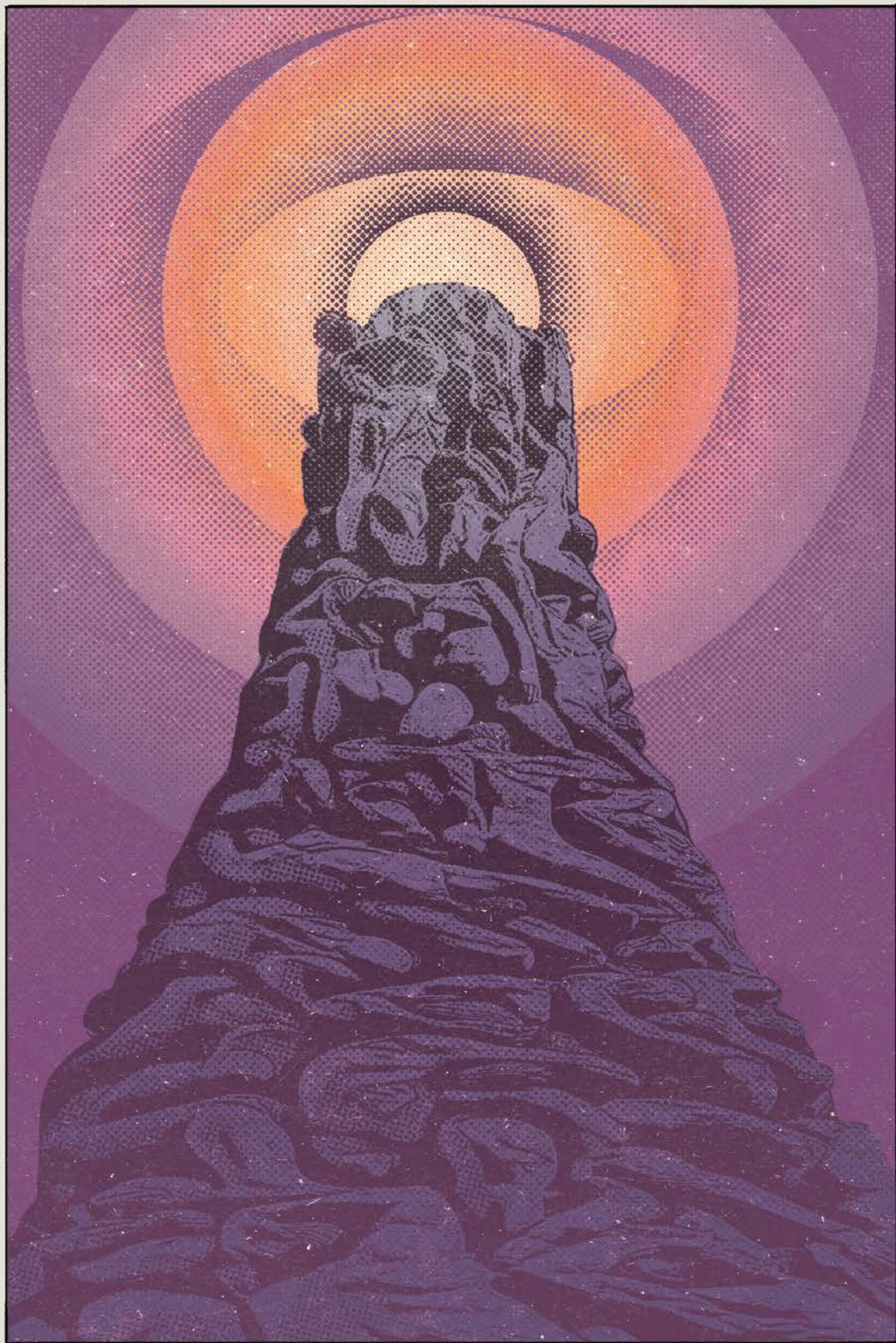
L’angoisse s’empare de Marguerite, tandis qu’elle réalise qu’elle n’a pas fini le test. Elle a peur de ce que le professeur pourrait penser d’elle. Il s’approche de son bureau pour récupérer sa copie et les larmes coulent déjà sur ses joues. L’homme se met à sa hauteur.

— Pourquoi pleures-tu, Marguerite ?
— C’est-est-est... pa-pa-rce... q-q-q-que... mon-mon... chi-chi-chieen... est... moooooooooort... et-et... j-j-je n’ai-ai... p-p-pas réu-u-ussi... à-à-à-à...

Elle pointe son test pour finir son explication. L’enseignant tente de la rassurer en posant la main sur la feuille de papier. Il lui dit :

— Écoute, Marguerite, ce n’est pas grave, tu pourras venir en récupération pour le reprendre, lorsque tu te sentiras mieux.

Devant cette nouvelle, Marguerite peine à croire qu’elle devra recommencer son test, elle qui n’a jamais échoué le moindre examen.



Ce n'est qu'une de ces nuits où je veux [t']incendier

PAR MARIE-FRÉDÉRIQUE ROY

de révolte et d'orgasmes
nous revendiquons
les plaies salées les fentes léchées
c'est l'ode du bûcher

attention nous mordons
les gorges
les fachos
la courbe d'une hanche
ça coule; j'en salive

faut s'échauffer la petite mort avant la vraie
se caresser de tisons
confondre vibreur et cocktail molotov
car ils nous chasseront
sorcières jusqu'au bout du sexe jusqu'au bout du refus

nous noyons les riches dans notre cyprine
de chattes
de vengeresses
d'hérétiques
ça coule; j'en salive

nous ronronnons des plaisirs qui n'existent pas
(encore)
et aux murmures des épicéas, nous dépeçons
comme une offrande
pelures, chairs, billets de banque
les têtes tombent

la jolie fête païenne

La cerise sur le gâteau

PAR FLORENT GOUÉZIN

Ça s’appelle Chez Adrien parce que c’est le nom du patron. En ce moment, il est à l’arrière, en train de s’occuper de la mère de Julien. Elle veut du jambon, mais du bon, pour dimanche, un jour spécial, de la famille qui vient de la ville. Adrien prévient, ça va coûter plus cher que d’habitude. Tout coûte cher, chez Adrien, mais c’est le dépanneur, boulanger, boucher et marchand de journaux. Un pilier du village. Si les gens veulent autre chose, y’a rien à moins de 2 heures de marche. Trente minutes à vélo, mais avec des côtes pas simples. Alors les gens s’y font et paient plus cher. C’est de l’argent qu’Adrien dépense ensuite au bar, le patron du bar le dépense au restaurant, le restaurant paye sa serveuse et la serveuse c’est la mère de Julien, alors elle revient acheter du jambon trop cher ici. L’économie, quoi.

Billy, lui, il s’en fout, de l’économie. Ce qu’il aime, ce sont les bonbons. Et eux aussi ils sont plus chers chez Adrien que dans la grande surface. Sauf que dans les sacs des grandes surfaces, ce sont tous les mêmes. Billy, à 11 ans, a déjà du goût, un nez et une curiosité qui tolère mal la répétition. 1 kilo de gélatine toute pareille, ça le lasse vite. Il finit le sac, bien sûr, mais presque en renâclant. Chez Adrien, par contre, on peut choisir. À l’unité. Les formes, les couleurs, les goûts et les textures. À l’unité. Ce ne sont plus des commissions, c’est de l’orfèvrerie.

Billy, quand l’argent le permet, se fait des sachets à 5 dollars. Ça offre à la fois la variété et la quantité sans dilapider la totalité de l’argent généreusement accumulé grâce à ses parents, grands-parents, voire, moments bénis, trouvé par terre. 5 dollars, c’est le beau sachet, bien plein, promesse d’une semaine à se sucrer régulièrement les gencives sans se couper l’appétit.

Au début, Adrien, il comptait. Billy arrivait au comptoir, Adrien le saluait, vidait le sachet sur le comptoir et comptait, un à un, les bonbons choisis. De semaine en semaine, les sachets faisaient toujours 5 dollars. Parfois 5,10, rarement 4,90, mais essentiellement 5 dollars. Si

bien qu’un jour, Adrien, lassé de compter des bonbons à 10 sous, avait simplement demandé :

— Pour 5\$?
— Euh... oui.
— Parfait.

Il avait tapé sur le clavier de sa vieille caisse enregistreuse, tendu la main, encaissé les 5\$ et Billy, pour la première fois, avait pu goûter au sucre de fond de sachet, celui qui finissait tristement sur le comptoir au moment du comptage. Depuis, la confiance régnait entre les deux hommes. Adrien soupesait le sachet et posait sa question. Billy confirmait, payait et le sucre devint, comme les autres bonbons, un plaisir en lui-même. Presque gratuit.

Un samedi de printemps, alors que le soleil éclairait magnifiquement les présentoirs fraîchement remplis de gélatines, gommes et chocolats, Billy avait complété, méticuleusement, son 5\$. Soudain, il voit, tout en bas, presque invisibles sous les sucettes, de tous nouveaux nougats. Des beaux carrés, emballés individuellement. 25 sous l’unité. Il en avait déjà goûté chez sa grand-mère. Ca faisait longtemps, mais la texture semi-caoutchouteuse semi-crèmeuse mêlée au craquant des noisettes entières lui revint immédiatement en bouche. Et avec elle, l’envie d’y re-goûter. Ce serait son dernier ajout au sachet de la semaine, sa cerise sur le gâteau, la clef de voûte de sa précieuse construction.

Sauf que Billy n’a plus d’argent. Il a un billet de 5\$ dans la poche et c’est tout. Tout en regardant son sachet, il pense; s’il veut au moins deux nougats, il va falloir retirer pas moins de 5 bonbons parmi les élus. Et avec cet abandon tout déséquilibrer. Comment profiter alors des traitres de nougats dans ces conditions? Inconcevable. Le sachet à la main, l’argent en poche, les nougats dans leur pot et Adrien au fond du magasin en train d’empiler des conserves de haricots rouges. L’équation impossible.

Quand c’est son tour de passer à la caisse, Billy ne sait plus marcher. Il avance, robotique, son sachet à la main. Il ne sait plus où regarder, il a juste l’impression de fuir le regard du patron, quoiqu’il fasse. Même sa voix n’est plus la même. Des sueurs froides déferlent en vagues dans son dos comme il pose le sachet sur le comptoir. Adrien le regarde. Un peu trop. Il sait.

— William.
— Monsieur Adrien.
— Pour 5\$?
— Oui.
— Parfait, laisse-t-il tomber d’un ton brusque.

Il attend, immobile, à peine une seconde. Juste assez pour que Billy se reprenne, rectifie ; une seconde comme une deuxième chance. Mais Billy continue de trembloter, rigide et muet.

— On va vérifier ça, lâche-t-il, définitif.

Et le sucre se disperse partout. Les grosses mains d’Adrien comptent vite, elles trient, séparent, entassent, ensachent pendant que sa bouche marmonne les chiffres. Le sachet reconstitué, les yeux d’Adrien replongent dans ceux de Billy. Une légère incompréhension fronce ses sourcils. Perdrait-il son flair d’épicier? Aurait-il fait une erreur? Il pourrait recommencer mais quelle indignité! Quel aveu! Alors, désabusé, il dit:

— 5\$, alors.

La grosse caisse se referme alors que Billy retrouve l’air de dehors. Tout lui semble plus beau, il se sent revivre, il a envie de monter sur son vélo et de pédaler au loin, insaisissable. La tension qui rigidifiait son corps le quitte peu à peu. Il retrouve la sensation de ses bras, celle de ses jambes, celle des quatre cubes de nougats, amoureuxment logés loin au fond de ses bobettes rouges.

Comme un affront, son sachet à l’abri dans son sac à dos, les fesses sur son vélo, prêt pour le départ, il sort un des nougats. Il le déballe, face au magasin. Il le place dans sa bouche et le croque avec un grand sourire. Il a une autre saveur que celui de sa grand-mère; celle de l’interdit. Et le magasin reste là, immobile, impuissant.

Billy mâche lentement. Son menton se lève en signe de défi. La semaine prochaine, il reviendra ici avec son 5\$ en poche. Un peu de nougat est encore pris entre ses dents, mais il l’oublie presque déjà en pensant aux sucettes, les grosses, avec un chewing-gum à la cerise au milieu. Une merveille d’ingéniosité. 2\$ l’unité. Pas achetable. Alors...

Sons salés

PAR BERNARD PAQUET

De toute cette agitation, il n’est resté que des miettes de chips éparpillées sur le tapis du salon

Le festin de cochonneries bouffées à pleines mains s’est résolu par des envolées vocales. Quand c’est ma sorte, je me contiens plus, faut que je trouve le fond du sac, et ça mène du train

Après coup, j’avais vraiment pas envie de passer l’aspirateur. Il est des vestiges dont on voudrait ne jamais se débarrasser

Les voisins d’en bas ont même pas trouvé le temps d’être jaloux. En tout cas, ils ont pas osé cogner dans le plafond. C’était pourtant pas si différent des autres fois. À l’oreille, en tout cas

Je lui avais dit vouloir écouter un documentaire sur les animaux, mais on a vite abandonné les bébés tigres aux soins de leur mère. Notre préférence est allée du côté des convulsions, des grimaces de douleur et des échanges d’écume à saveur de sauce ranch

Après avoir respiré le même air cent fois, il était temps d’ouvrir la fenêtre, et de se laver les mains. Le parfum des épices, c’est tenace

Même que le lendemain, de ma rare moustache émanaient encore les effluves de nos jeux de fouillage

Mais on se bourre pas la face de même sans risque. Comme celui que je puisse plus jamais recommencer

Va-et-vient

PAR EDWARD BEURDOUCHE

Clément assis sur un banc à l’ombre d’un orme, sentait la crème glacée couler sur ses doigts. La façon dont Margaret, en face de lui, léchait le dessert vanillé, le laissait rêveur. Margaret sera son dernier date. Depuis près d’un an, il fréquentait des femmes hors de son mariage. Dans un certain sens, Clément était soulagé, sa conjointe et lui, Marie, avaient décidé qu’ils refermaient leur couple.

Il se rappelait de la soirée où tout avait commencé, le constat avait été cinglant. Après plus de dix ans de vie commune, l’amour ne suffisait plus à attiser la passion. Leurs amis précautionneux leur conseillèrent d’aller voir un notaire. Le notaire perplexe leur conseilla d’aller voir un psy. Le psy pragmatique leur suggéra d’aller voir ailleurs.

Clément n’avait pas été satisfait de la séance, mais une fois dans leur cuisine, il dut se ranger aux arguments de Marie, qui avait réfléchi à cette approche durant le trajet.

Clément aimait indéniablement son épouse, et Marie l’aimait aussi, c’était évident pour tout le monde, cependant les paillettes du désir, au fil des années, s’étaient ternies. Et il était là, assis avec Margaret, une hôtesse de l’air, à la langue taquinant son cornet de glace.

Clément concéda qu’il avait fait du chemin, à la maison les choses avaient changé. Ils avaient attentivement suivi les règles qu’ils s’étaient imposées. Au fil des rencontres, il s’était transformé, avait en quelque sorte évolué. Pour séduire ses dates, il avait dû se remettre au sport, changer de tenues et très souvent se réinventer. Il se remémora : la secrétaire avec son tailleur un peu trop court. L’infirmière fatiguée qui lui demandait de lui masser les pieds. Mais surtout la fleuriste avec ses envies de domination qu’il avait tant bien que mal satisfaites.

Grâce aux contacts de ces femmes, sans jugement, il s’était ouvert, avait assouvi ses désirs et ceux de ses partenaires. Le grand bonhomme fait des efforts, trouver des flatteries, s’intéresser vraiment à la personne en face, à son histoire, à sa sensibilité. Prendre les devants et lâcher prise avait été deux défis intenses, mais révélateurs. Il avait cassé une sorte de routine. Il y avait eu des échecs, mais les succès en valaient la peine. Bien dans sa peau et

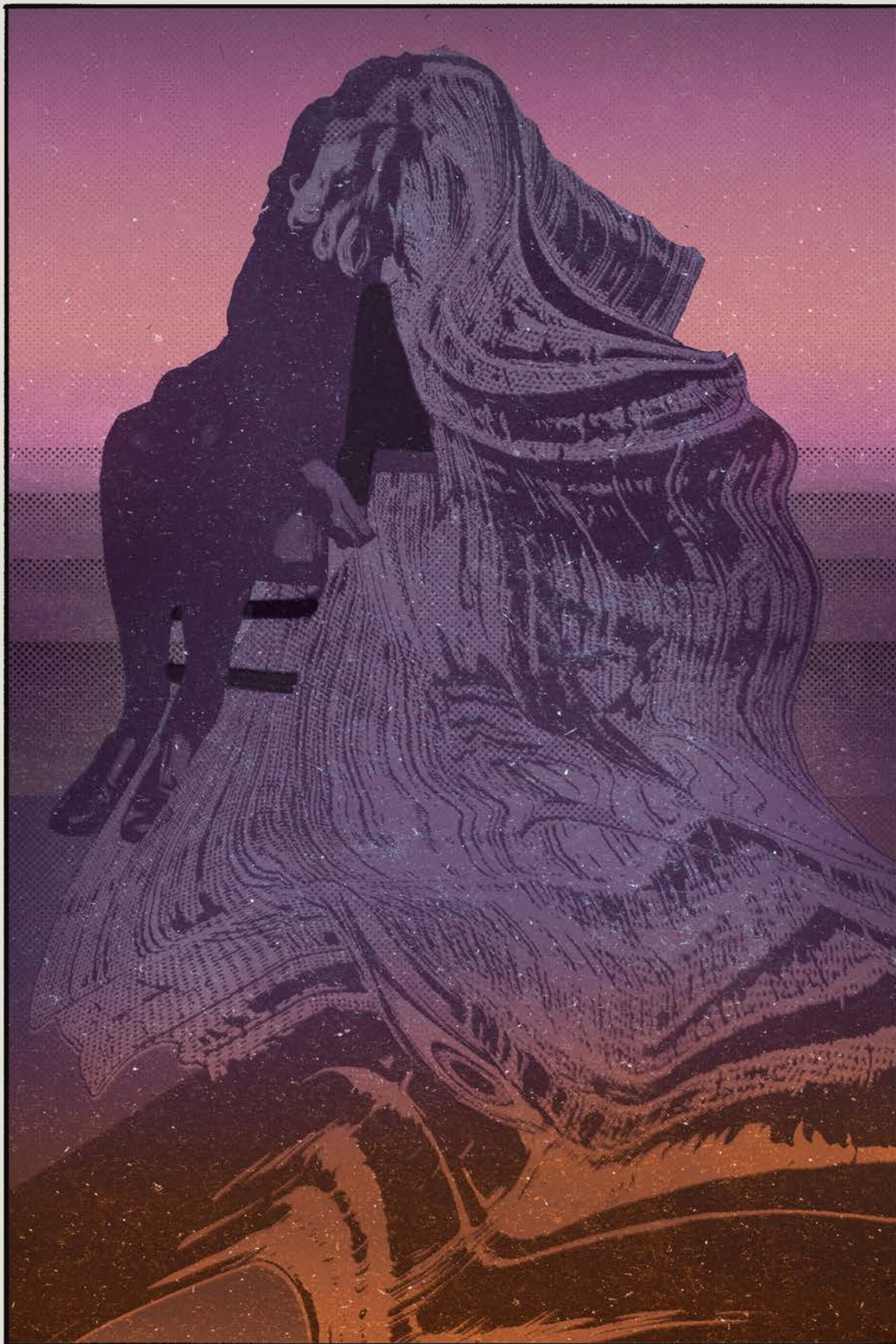
avec une taille de moins, il sentait le regard des femmes se poser sur lui dans la rue.

Margaret avait fini sa glace et louchait sur celle de Clément; il ne l’avait pas encore touchée. Il n’avait pas imaginé que cela fut si rapide. Les intentions de la blonde en face de lui étaient limpides et ne concernaient pas que la vanille, elle lui saisit la main pleine de crème glacée et l’entraîna vers un hôtel non loin. Sur le chemin du retour, il réalisa que les transformations ne s’arrêtaient pas simplement qu’à lui. Marie semblait, elle aussi, plus légère, empreinte de plus de charme, de taquineries, parfois de volupté, son corps lui aussi plus ferme et souple. Il sentait son épouse plus à l’aise de sortir de sa zone de confort. Dans leur salle de bain, du maquillage était apparu et sous le lit il y avait une boîte, qu’il n’avait osé ouvrir, ne sachant que trop ce qu’elle devait renfermer. Clément ne savait pas si sa femme avait réellement changé ou si c’était la projection qu’il lui faisait porter qui s’était dissipée.

La douche prise, la barbe brossée et fin prêt pour le restaurant du vendredi, Clément ferma la porte de la voiture. Marie lui demanda d’aller chercher un foulard dans la penderie. Il remonta les marches, ouvrit les deux battants de l’armoire et, entre la jupe de l’hôtesse de l’air, le décolleté plongeant de la secrétaire, il trouva la tenue de la directrice commerciale, en tira le tissu de soie rose et retourna vers sa compagne.

— Tiens poussin, dit-il, en tendant le vêtement. On mange où?
— Une pizzeria.
— Le restaurant où j’étais plombier ou celui du sculpteur?
— Celui du prêtre, dit-elle avec une pointe de malice.

Clément sourit, ils s’étaient retrouvés. Le gravier de l’allée crissa sous les pneus de la nouvelle voiture, le couple était reparti.



Poulet et nouilles

PAR SARAH BARIL-BERGERON

Ça m’a fait un choc de me retrouver devant ton urne. C’était comme si t’étais pas vraiment là.

Ma mère m’a conseillé de t’écrire comme si je te parlais. Elle dit que ça pourrait remplacer le au revoir que j’ai jamais eu. J’ai pas l’impression que ça fonctionne. C’est un peu difficile de m’adresser à toi quand je sais que tu liras jamais mes mots. C’est pas comme si je pouvais t’envoyer une lettre par la poste. C’est quoi donc, le code postal du ciel? Y’a du service, en-haut? J’espère au moins que y’a le câble. Je sais comment tu bougonnes quand tu peux pas écouter ton *Occupation double* de la semaine. De mon bord, j’ai pas encore eu le courage de le continuer sans toi.

J’arrive pas à me convaincre que t’es devenue un motton de poussière. T’étais si pleine de vie. Je t’ai toujours vue comme la plus forte de nous deux, celle capable de surmonter à peu près n’importe quoi. Celle qui brisait les cœurs, ou encore montait une montagne sur un coup de tête. T’étais la définition de vivre le moment présent. T’as jamais eu de plans pour le futur, mais ça t’a jamais dérangée: pourquoi penser à demain quand on peut vivre aujourd’hui? T’étais un rayon de soleil brûlant. À en faire fondre les glaces. Peut-être j’aurais dû deviner que tu finirais en tas de cendres. T’as toujours eu le sens du dramatique.

Tes sœurs étaient inconsolables à tes funérailles. Ton père avait les yeux humides quand il a ramassé ta mère au sol parce que ses jambes ont cessé de la supporter. Je savais pas qu’une aussi petite femme pouvait contenir autant de larmes. Le souvenir de ses cris m’empêche encore de dormir.

Ton ex s’est pointé. Ironique, non? C’est lui qui menaçait toujours de se tuer. Tu l’auras bien eu, en fin de compte. J’arrive pas à trouver le cœur de te pardonner. T’as même pas eu la décence de me laisser un mot, un message vocal, rien du tout.

On aurait pu se parler. Je t’ai toujours prêté l’oreille. C’est à ça que sert une meilleure amie, non? Je comprends pas à quel moment t’as cessé de me faire confiance. Je

comprends pas comment j’ai pas su reconnaître les signes. Un jour, on riait autour d’un verre de vin rouge, le lendemain, tu t’ouvrais les veines. J’imagine qu’il y a là quelque chose de poétique.

J’ai pas quitté mon divan depuis que t’es partie. Je m’y suis posée, juste comme ça, entre les boîtes de kleenex et ton album préféré de Pink Floyd qui joue en boucle. Ça fait au moins deux semaines que je le connais par cœur.

Je t’imagine trouver ça drôle. Tu ris de mes cheveux sales et des restants de resto qui traînent dans le coin de la pièce. Je peux quasiment t’entendre me niaiser: «Encore du Louis?» Oui, je sais. T’aurais dû avoir assez de courage pour être encore assise devant moi à me faire des réprimandes.

Ta présence hante chacun des recoins de mon appartement. Je te vois assise à mes côtés, sur mon futon défoncé, à me lancer des grains de popcorn. Je t’observe te boucler les cheveux devant le miroir de ma chambre avant une sortie au centre-ville. T’es encore là, dans ma cuisine, à me préparer une soupe poulet et nouilles quand j’ai un rhume qui veut juste pas partir. J’entends ton rire qui résonne contre mes quatre murs quand on réécoute *Shawn et les zombies* pour la millième fois. Ton pyjama dans ma commode. Ta brosse à dent à côté de la mienne. Ta taie d’oreiller préférée que j’ai plus le droit d’utiliser parce que c’est ta taie.

J’ai l’impression que ton départ m’a coupé le souffle et que j’ai toujours pas réappris à respirer. Comment faire pour reprendre le cours de ma vie? Si ton emploi du temps est pas trop chargé, ça pourrait être gentil de m’envoyer un signe, n’importe lequel, m’indiquant que tu vas mieux. Juste question que j’arrête de m’en faire. Que j’arrive à me lever.

Mon divan et moi t’en serions reconnaissants.

Retour sur terre

PAR FLAVIE CARON-LEBLANC

Tomber dans la lune m’arrive à de rares occasions. Ça me fait du bien. Dissocier du monde pour se concentrer sur le vide. L’espace. Aucune émotion. Aucun stimulus. Aucun geste. Rien. Le regard posé sur un point qui dédouble la vue. Le clavier d’ordinateur avec deux touches. Comme si le réel était trop proche pour en avoir une vue d’ensemble, et trop loin pour en avoir une vue nette. Le monde vaporeux. Le nerf optique porté sur l’invisible. L’intangible. Sans son. Le néant au plus agréable. Le cœur bat, mais l’oreille se fait sourde. Les tempes martèlent, réchauffent la boîte à ciboulot. L’eau à ébullition. L’effet d’une tisane à la menthe, sans l’odeur. Vapeur. Le front lisse, les rides détendues comme on se détend au spa. Inspiration à pleins poumons. Expiration discrète. La conscience en mode veille. À la fois endormi et présent. Ancré dans son environnement. La bouche fermée, la langue entre les dents et la mâchoire relâchée. La salive pâteuse. Déglutition. La machine corporelle figée, mais les organes, eux, actifs, et autonomes, comme l’eau de source qui coule sous la fine couche de glace en hiver. Ce n’est pas parce que la surface est immobile qu’elle arrête de vivre.

Le calme. Un instant. Long, doux, vaste et si court, pourtant. Un sentier isolé couvert de neige dont on n’a pas le temps de ressentir le froid. Une absence de trois minutes quarante secondes. Voyage, voyage. La peau paisible, engourdie. Dégager le bazar cérébral. Ménage du printemps de la pensée.

Une brise m’assèche, soudain, les yeux. Une pause de trois minutes quarante secondes et, déjà, une main apparaît, s’agite devant mon visage.

— Wouhou! La Terre appelle la Lune! Astronaute Alexis, répondez!

Une voix nasillarde. Des mots agressants. Un besoin nerveux d’attention. Une parole suffit. Ma bulle éclate.

— Alexis?

Le brouhaha s’intensifie. Des voix grandissent, se font plus fortes. Résonnent. Je vois l’astéroïde toujours en orbite autour de mon bureau.

— Oui?

— Bon enfin! Tu m’as fait peur! T’avais pas l’air bien. Ça va?

C’est à croire que je suis son champ de gravité.

— Oui.

— À quoi tu pensais?

— À rien.

— Ok, ok... J’aurais besoin du dossier de madame Spitfire.

J’étais si bien dans ma tête. Je me penche. J’ouvre le tiroir de mon classeur et sors la chemise jaune. Les sonneries de téléphones, l’éclairage aux néons, la musique trop forte dans les haut-parleurs. Le regard de ce collègue qui m’observe comme si j’étais un extraterrestre et que, lui, venait en paix.

— Si ça continue comme ça, je vais te surnommer «Galaxie»! Haha! T’as pognes-tu?

Je tends les documents à mon collègue. Mieux vaut qu’il s’en aille au plus vite. Il me sourit, fier de son jeu de mots.

— Merci, Galaxie!

Il repart, heureux de son coup. Avec ce surnom, je suis mieux de me remettre au travail. Je n’ai pas envie qu’on dise de moi que je suis paresseux.

Une marche suffit

PAR RAYMOND CLOUTIER

Rien entre eux ne fonctionnait depuis longtemps. Ils ne se touchaient plus, s’engueulaient sans cesse, mais restaient soudés. Comment retrouver ailleurs la complicité, l’accord et le désaccord sur tel ou tel événement, œuvre ou quidam? Comment montrer à quelqu’un d’autre sa vulnérabilité, son corps de 70 ans, sans y mettre du temps, beaucoup de temps, et sans risquer de perdre son temps? Et encore faut-il trouver l’âme sœur, ou du moins l’âme seule qui nous plaît. Et tout ce temps ensemble... il doit bien y avoir une raison!

Alors, la solitude: l’état auquel ils s’étaient condamnés. Ils travaillaient durant la journée à faire des choses pour eux-mêmes et, le soir, après avoir regardé, qui un film, qui un fil, sur l’écran de leurs tablettes, ils dormaient chacun dans leur lit douillet, puis se levaient, se lavaient chacun dans leur salle de bain rénovée, s’habillaient dans leur *walk-in* respectif. La plupart du temps, le soir, ils mangeaient en silence, côte à côte, le repas que lui préparait — elle se chargeait de tout le reste —, en regardant le bulletin de nouvelles puis une série quotidienne. Le matin, ils commentaient les actualités lues sur leur écran, racontaient leurs nuits souvent agitées et annonçaient leur horaire de la journée. Sinon, ils ne s’entendaient sur rien. L’un évoquant des généralités, l’autre insistant sur la précision. Alors, valait mieux rester silencieux pour le reste de la journée.

Souvent, il leur arrivait de s’imaginer à vingt ans, objet de tous les désirs, sujet de tous les rejets. Sinon plus tard, à quarante ans, cherchant désespérément un cœur pour la vie. Mais le miroir derrière la porte d’entrée les ramenait au réel, aux cheveux gris, au ventre rond, à l’œil petit.

Leur unique enfant, devenue grande, les avait quittés.

Avant le départ de leur fille, ils avaient l’habitude de prendre une marche tous les soirs. Mais après un dimanche de grésil, de frisson, encabanés, ils n’osèrent

plus braver la tempête et les trottoirs glissants. Au printemps, la gadoue salissante scella le sort de la routine désormais oubliée. Finie la balade quotidienne. Ils mirent la faute sur l’ennui qui s’immisçait sournoisement jusqu’à occuper toute la place.

L’enfant fut remplacée par une grosse chienne, caramel, laineuse. Lui, beau temps mauvais temps, la promenait matin et soir pour la balle et les besoins. Parfois, c’est elle qui sortait avec la bête en laisse, mais sans la balle.

Bien sûr, il y avait les livres, le cinéma, un peu de théâtre, mais la passion enfuie, le désir parti, il ne restait que l’ancienne connivence et un partenaire de duel ou de mise-à-nu. L’animal devint un désennui, presque le centre de leur vie.

C’est elle qui lança le bal: reprise obligée de la marche tous les soirs après le repas, avec Paulette, la bête. Ni la pluie, ni la neige, ni la canicule, ni le vent épuisant ne devaient les arrêter.

— Un soir à la fois, répondit-il.

Il se dit:

— Tiens, le retour d’une aventure perdue... Ça tient à de petites choses, la vie. On installe un rituel même mineur, et tout se met à bouger. Le battement d’aile du papillon.

Un soir frisquet, à la sortie du supermarché où leurs pas les avaient conduits sous la bruine pour la pinte de lait et l’eau pétillante règlementaire, il lui prit la main. Elle sursauta et se mit à rire. Pas très longtemps. Puis elle secoua la tête pour réprimer le sourire qui suivit. Il lâcha la laisse et laissa courir Paulette sur le trottoir détrempé.

— Allez! Essaie encore! Tu vas y arriver!

— Ça fait trois fois que je recommence, j'en ai assez!

Ludovic me convainc quand même de lancer la balle une autre fois sur l'interface, au mur. Ces jeux sont truqués, on le sait tous, et je commence à être fatiguée de cette soirée qui s'étire un peu trop à mon goût.

Malgré l'heure tardive, la foule est encore nombreuse. La foire est de passage en ville, et toute la ville semble s'y être donnée rendez-vous. Une odeur de barbe à papa flotte dans l'air, mélangée à celle des oignons qui se dégagent du kiosque à hot-dogs situé tout près. On entend des gens crier dans les manèges et la grande roue tourne depuis le matin, amusant autant les amoureux que les enfants.

BANG! Alors que je ne prends même pas la peine de viser, ma dernière balle touche une cible.

— Tu as gagné! s'exclame mon mari, plus heureux que moi de ce succès inattendu.

Avec un grand sourire, le jeune préposé me tend une petite sphère mauve en me félicitant, puis se retourne pour encourager un homme à participer à son jeu.

— Un œuf de Pâques en plastique? s'étonne Ludo, alors que l'on s'éloigne de la section des jeux.

Je soupire en lui tendant l'objet.

— Une autre cochonnerie inutile, plutôt.

On s'assoit à une table de pique-nique pour regarder le soleil disparaître sur le lac. Tandis que je contemple l'horizon, il ouvre l'œuf.

— Hé, regarde, il y a un message à l'intérieur.

— Ça dit quoi? Une imitation de papier de biscuits chinois? Du genre: «Après la pluie, le gazon est mouillé»?

— Haha! Du pur Capitaine Patenaude! Attends, je mets mes lunettes.

Il déplie le bout de papier et le lit à voix haute, de peine et de misère, vu la désormais très faible luminosité extérieure.

«*Croyez en la magie. Répétez cette incantation lors d'une séance de méditation pour enrayer de votre vie une action que vous ne voulez plus avoir à répéter.*» Suivent deux phrases étranges dans une langue incompréhensible.

— Ok. Qu'est-ce que je pourrais bien souhaiter ne jamais recommencer? Ah, je sais! Me taper toutes les émissions de *Dans une galaxie près de chez vous*!

Ludovic réplique aussitôt.

— Non! Cette option est exclue!

— Hé! C'est MON prix, je peux choisir ce que je veux!

— Oui, mais pas ça!

— Ah! Toi et tes obsessions! Bon, laisse-moi réfléchir. Ne plus jamais... euh... laver la maudite vaisselle, peut-être?

— Faire le ménage! Le lavage, les lits, les lunchs, entendre le cadran sonner à six heures du matin?

— Dire aux enfants de se lever, aller travailler...

— Pelleter la cour l'hiver!

On énumère toute une série de choses en riant, puis il me dit, plus sérieusement, que malgré toutes les répétitions de la vie, il ne se lassera jamais des petits moments qui

composent la routine mais qui sont si charmants à ses yeux. Se lever avec moi. Déjeuner avec moi – même mes sempiternelles toasts au beurre de peanuts ne le tannent pas. Se retrouver après le travail et regarder la télé ensemble en soirée, quand les enfants sont couchés.

— On recommence tout ça depuis dix ans et j'espère que ce sera encore pour longtemps, dit-il, en prenant ma main pour y déposer un baiser. Recommencer, c'est devenir meilleur, aussi.

Je ne peux pas m'empêcher de le taquiner:

— On est devenus meilleurs pour regarder la télé?

— Oui, tu ne t'obstines plus sur mes choix d'émissions comme au début! Et, avec l'expérience, tu as appris que c'était mieux de me laisser le contrôle de la télécommande.

Il fait référence aux deux fois où j'ai complètement bousillé les fonctions en appuyant sur des boutons par accident. Je souris en levant les yeux au ciel.

— Tu sais que les manettes et moi, on est incompatibles!

— C'est juste parce que tu n'as jamais pris la peine de les apprivoiser... Ça vient avec des essais et des erreurs!

— Des erreurs, surtout!

— Et un lâcher-prise plutôt apprécié de ma part!

On quitte notre table pour laisser la place à un groupe de jeunes.

On rentre chez nous et on regarde... *Dans une galaxie près de chez vous*. Encore. Et on s'embrasse, comme deux ados que l'on n'est plus depuis longtemps.

Il a raison. On devient meilleurs à force de recommencer.

Ça ne s'applique pas forcément à notre façon de regarder la télé, mais à tous ces petits gestes que l'on répète depuis notre rencontre.

Je réfléchis quand même à ce que je voudrais ne plus répéter. Le message gagné à la foire est collé sur notre réfrigérateur, comme un rappel que la routine et la répétition ont du bon, mais je songe sérieusement à investir dans un lave-vaisselle.

Comme dirait l'autre, « Quand tu penses qu'il y en a pu, y en a encore quelque part ». Surtout avec des enfants.

Maudite vaisselle, pareil.

Prendre la parole, une fois de plus

PAR ARSÈNE TALBOT

Je prends une grande inspiration devant le miroir. Je replace une mèche de cheveux et je me regarde dans les yeux. Une parcelle de courage semble se frayer un chemin.

«Je suis capable, il est temps. Je dis mon point de vue et voilà, c’est tout. On pourra gérer les réactions par la suite.»

Je refuse de travailler avec Sylvain à nouveau, ça a été un vrai calvaire la dernière fois. Il s’approprie des tâches sans en parler à l’équipe et il répond aux courriels des jours plus tard – s’il finit par le faire. Il prend des décisions sans me consulter (et elles sont rarement bonnes), en plus de confronter au moins un employé par réunion. Mais qui l’a embauché, bon sang?!

Il m’avait fait mauvaise impression dès notre première rencontre, où il me tutoyait malgré le fait que j’ai dix ans de plus que lui et qu’il est junior au bureau. J’avais déjà remarqué son regard hautain à ce moment-là et il n’a pas changé trois ans plus tard.

Pour le prochain projet, c’est ma chance de choisir une nouvelle équipe. La rencontre est d’ailleurs dans quelques minutes et j’ai déjà une liste en tête.

Qui exclut Sylvain bien sûr.

Ma petite voix intérieure est rassurante et décidée. Mes épaules se détendent légèrement, mais mon courage ne tient qu’à un fil. Je sors de la salle de bain et je file à l’ascenseur.

Un chat dans ma gorge prend forme. Le stress monte, mes muscles se crispent : l’angoisse semble vouloir s’inviter à la conversation...

Je gratte la peau autour de mon pouce.

J’aurais dû trouver une excuse pour annuler.

Je racle ma gorge et j’essuie la sueur de mes paumes en remplaçant les plis de mon pantalon.

Je dois absolument persuader mon patron pour qu’il voit à quel point travailler avec Sylvain est synonyme de risque: cet homme a le fort potentiel de créer le chaos à l’interne et d’écorcher notre réputation à l’externe.

Je prends une petite pause et je fouille dans ma sacoche comme prétexte.

Comme c’est difficile de...

Faire entendre son point de vue.
Partager une idée pour qu’elle soit considérée.
Demander qu’on respecte un protocole.
Demander un changement d’horaire.
Refuser une invitation.
Refuser un verre.
Briser une tradition.
Mettre fin à une relation difficile.
Dire non aux autres pour dire oui à soi.

Comme c’est difficile de se faire entendre.

Une dizaine d’excuses me passent par la tête pour m’éclipser de la réunion. Je ne sais plus si je serre les dents par nervosité ou par frustration de devoir répéter les mêmes points que j’ai dits à mon patron quatre mois plus tôt.

Ça serait si simple de remettre à plus tard. Ce n’est pas si urgent après tout, n’est-ce pas? Le projet débute dans quelques mois...

Essoufflée d’encaisser, une autre voix intérieure me répond « peut-être, mais ça demeure important. C’est la rencontre pour proposer la nouvelle équipe, alors ressaisis-toi et parle. »

Les gens ont toujours cru que c’était facile d’exprimer mes limites, mais en réalité, je ne disais rien. Rien de réellement confrontant. Rien qui démontrait mon réel mécontentement.

C’était plus simple ainsi et, de cette façon, je plaisais à tout le monde. Zéro conflit.

Puis j’ai commencé à devenir anxieuse, à être malheureuse. À avoir des maux de ventre et des maux de tête. À chercher mon souffle et à vivre des silences qui étouffent.

Je fais comme je finis toujours par le faire. Je marche d’un pas décidé vers la salle, je relève le menton et, avec le sourire, je salue mes collègues. Je m’installe à la table et j’attends une ouverture.

« Avez-vous des commentaires? », dit notre patron après avoir présenté la nouvelle équipe. Nous sommes cinq directeurs assis autour de la table, en train de regarder la liste au tableau.

Ça va être un gros projet.

Ma voix prend place dans la pièce.

«Je vois que vous proposez Sylvain comme chargé de projet, mais je ne pense pas qu’il soit un bon candidat. Avez-vous déjà oublié ses retards face aux échéanciers de notre dernier contrat? Ça nous a coûté 10% de plus que prévu et cela a demandé une dizaine d’heures supplémentaires de négociation avec le client à nos frais. Deux employés ont dit qu’il n’en faisait qu’à sa tête au lieu d’écouter ses collègues. Le taux de satisfaction du travail d’équipe était le plus bas obtenu de tous nos projets et les commentaires pointaient directement vers lui. Est-ce vraiment le type de résultats que la compagnie accepte? Quatre employés ont demandé des vacances prolongées après son dernier projet, moi inclus. J’aimerais plutôt suggérer Maryse. Elle a peut-être un peu

moins d’expérience, mais son travail est impeccable, elle apprend vite en plus d’être appréciée de l’équipe. »

Les mots coulent, parfois un peu trop rapides, parfois un peu trop brusques.

*Est-ce que j’en ai trop dit?
Pas assez?
Ai-je eu le bon ton?*

Le silence s’établit dans la pièce: j’ai dit tout haut ce que les autres semblent penser tout bas.

Le patron brise le silence. «Tu as bien raison, travailler avec Sylvain peut représenter un défi, mais il a les qualifications et il est disponible. Ceci dit, c’est vrai que l’investissement financier est fixe, on ne peut pas se permettre un dépassement. Si un employé doit être changé en cours de route, les échéanciers ne pourront être respectés. Je vais regarder le profil de Maryse de plus près et je vais transmettre ma décision finale par courriel lundi prochain», puis il poursuit avec les spécifications du projet.

Je n’entends plus la suite tellement je suis soulagée et crispée en même temps. Mon corps ne sait pas s’il peut se détendre ou s’il doit rester en alerte.

Je desserre ma prise sur le manche de ma chaise et je me dis que j’ai fait tout ce que j’ai pu.

Quelques heures plus tard, j’attrape mon regard dans le miroir de ma voiture avant de quitter le travail et je replace une mèche de cheveux derrière mon oreille. Mon regard brille et j’ai un sourire en coin qui semble impossible à cacher.

Même si je dois répéter, je sais que je me fais désormais entendre.

Ce qu’il reste d’elle

PAR BENOIT FRAIKIN

Mes yeux s’ouvrent. Mes paupières collent des dérives de la veille. Je me dresse et m’habille. En un instant, je suis dehors.

Un matin sans anxiété? J’apprécie l’air frais sur mon visage et le rayon de soleil qui me dit bonjour entre deux nuages. Péniblement j’émerge. Chaque pas, en staccato, semble remettre l’aiguille du temps en mouvement. Le temps semble stagner depuis qu’Elle n’est plus là. Mes pas me portent à mon arrêt de bus que j’attends. Il est là à l’heure, et, durant le trajet, je somnole à nouveau. Mes écouteurs résonnent d’un morceau de musique que je connais sans souvenir. Personne ne peut m’atteindre où je suis. Sauf Elle. Mes pensées s’évadent de la carcasse d’acier qui me conduit à ma routine. Je la vois dans notre lit. Elle ne s’est pas réveillée quand je me suis levé. J’aurais bien consacré une ellipse dans ma matinée à l’entendre rire. Harmonie dans la cacophonie de la vie, j’appréciais tant ce rire. Cela fait si longtemps que...

Je descends du bus sans pouvoir évaluer l’impact du temps. Il pourrait être midi que je ne le saurais pas. Mon ventre n’est plus un bon indicateur des moments rythmés d’une journée. Je m’installe à mon bureau après un salut rituel qui accorde de l’importance à des normes que je ne comprends pas mais auxquelles je me plie. Mon estomac est serré. Le soleil n’a pas disparu et l’air est toujours frais alors pourquoi? Mon esprit ne fait pas le poids avec mon corps. Il me dicte de me préparer même si je ne veux pas m’en préoccuper. Déjà le milieu de l’après-midi. C’est ce que dit l’horloge numérique. Elle ne se trompe pas. Je n’ai pas bougé. Moi non plus, je n’ai pas avancé. J’ai travaillé et je l’ai imaginée se lever et partir. C’est à mon tour de partir. Je salue tout le monde avec un sourire et des mots toujours empreints de cette convention que nous partageons tous pour ne pas briser la machine. Celle qui roule et fait tourner le monde. Mon estomac agonise. Je jette ma pomme à peine croquée, reliquat de mon repas de la journée. Et je m’enfuis.

Je cours en pensée en traînant mes jambes vers le bus. Plus je m’approche de chez moi, plus mon cœur bat. À chaque pas, il frappe. Mon ventre se noue comme une corde autour d’un cou. L’horloge n’est plus, la tachycardie rythme tout.

La clé dans la main.
J’hésite et je rentre.
Je cherche un indice.
J’écoute.
Je scrute la table.
Les manteaux? La vaisselle? Rien.
Je me précipite dans la chambre.
L’enveloppe est là. Sur son oreiller.
Elle n’a pas bougé.
Je fige.

Les secondes n’avancent plus. La lumière se tamise. Les objets se déforment. Le monde devient un nuage enveloppant: un miroir déformant, qui me montre mon impuissance. Je me couche. Je me love autour de l’oreiller, gardien d’un fragment de son odeur. La lettre annonçant son départ est dans ma main.

Je ferme mes yeux.
Le torrent de mes émotions se déverse dans le Styx.
Une toile scelle mes paupières.
Mon désespoir se penche, froid.
Il m’embrasse sur le front.
Bonne nuit.

Mes yeux s’ouvrent.

PAR PASCALE DE SOUZA

Allez oui,
recommence,

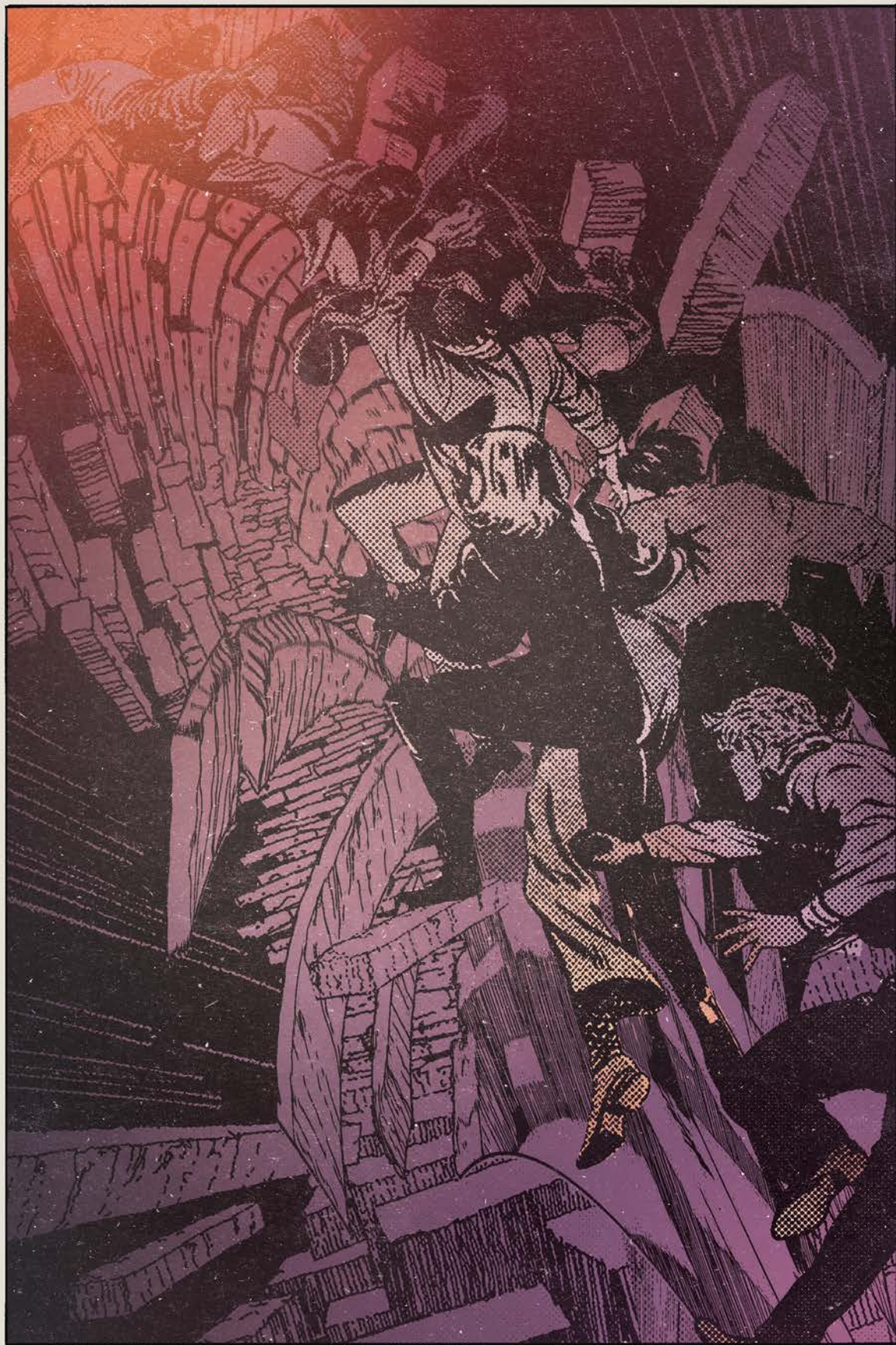
redis-moi

ce qui git au fond de toi,

ce qui murmure
ce qui palpite.
Réinvente le langage,

cherche la forme fragile

où l’espoir se dira.



Après

PAR GAÉTAN LEBLANC-CARON

cette chance monumentale
privilège inouï
de laisser quelque chose
après

des mots
éclats de couleurs
mélodies en volutes
le timbre d'une voix
façonner de ses doigts
des images
user d'inventivité
et pourquoi pas
semer la bonté
pour la postérité

car au fond
si modestes soient-elles
dans l'illusion qui nous mène
la somme de ces œuvres
que l'on parsème
comme autant
de nobles matériaux
se rassemblent
s'entrelacent
érigent peu à peu
en conclusion
une noble maison

puis arrive l'heure
de remettre la clé
la glisser sous le paillason
quitter la demeure
abandonner l'ouvrage
s'en aller pieds nus

La tisserande

PAR SUZANNE POULIOT

Mailles

PAR SHAWNA CLITHERO

Très loin d’Ithaque, au fil des jours, tu tisses.

Sur ton métier, paraissent des joies
et des tristesses.

Tu agences les mois avec de longs brins
de soie, de laine et de lin.

Les rubans se croisent sur les fils de chaîne.

Jour après jour, tu trames la vie, la douleur,
la souffrance, la mort, mais aussi la joie.

Tes navettes lient le quotidien, entremêlent
les cris et les pleurs aux chants des oiseaux,
aux rires des enfants.

Au gré des années, tu recommences tes
lutttes pour retirer les épines des mots contre
une meute encagoulée.

Tu tisses. Tu tisses serré,
aussi bien le jour que la nuit.

Tu laves la laine, la files, puis tu noues le passé
au présent avec tes bobines composées d’amitié
et d’amour, pendant que la paix se ternit autour
de passions tristes.

De tes ancêtres qui ont parcouru de longs
voyages tourmentés, tu entrelaces inlassablement
des lambeaux de leur mémoire trouée.

Avec tes pieds lourds, tu pédales et enfournes
ton instrument en forme de barquette qui engage
les fils de chaîne aux tons grisâtres ou lumineux.

Tu tisses, tu tisses. Tu traverses les fils,
les tassent, serrés, serrés.

Sous la pluie, la neige, le verglas, tu imagines
des motifs de bienveillance et de tendresse.

L’hiver venu, tu dessines des vêtements chauds,
pour ceux et celles qui ont traversé mers et mondes.

Tantôt tu couds, découpes, rafistoles, reprises,
ravaudes, tantôt tu ajoutes des boutons, des rubans,
de la douceur, ici et là.

Tu ourdis et trames des bouts d’histoires vécues
ou entendues.

Ton métier relie l’espoir aux vies traversées.
Et tu recommences, toujours sans te décourager.

Parfois, tu soupIRES, entrecroises peines, gémissements
et désolation: l’hiver les douleurs, l’été les bonheurs,
mais surtout tu tresses naturellement le fil de nos
affinités et de nos désirs.

Dans la grisaille, tes tissages se muent en territoire
de reconquête et d’affirmation.

Tes motifs ajourés de points de rose et de neige
intègrent tes mots retissés d’amour et d’amitié.

Avec tes mains bleuies et crevassées, tu introduis
des dentelles de Venise, pour alléger le surgissement
d’images désespérées.

Au cours des semaines et des années, tu as tissé autant
la vie de nos parents que celle de nos enfants, sans
jamais te fatiguer, te plaindre ou t’insurger.

Assise devant ton métier, comme Pénélope, la femme
d’Ulysse, tu défais ce que tu as fait la veille, puis, selon
tes humeurs, de l’aube au crépuscule, tu reprends ta
navette et tu insères des filaments de rires et de
sourires, dans ta tapisserie inachevée.

C’est la mère de Télémaque qui t’inspire et t’invite
à recommencer, recommencer, car ta vie est faite
de ces fils invisibles qui se croisent, se recouvrent
et t’enveloppent dans une toile aux contours
soyeux et rugueux.

La laine coule entre mes doigts incertains. Mon regard
fixe la maille nerveuse glissant de l’aiguille gauche vers
l’aiguille droite. Je retiens un souffle qui devient un
soupir, alors que la maille s’échappe et fait couler sur ma
cuisse mes quelques rangées maladroites, mes imparfaites
réussites désormais perdues dans l’abstrait. Je replace
la laine sur mon aiguille. Je recommence. Une maille.
Puis une deuxième. À dix mailles, je passe à la deuxième
rangée. Ma respiration discrète craint un autre échec. Je
retire mes lunettes. L’univers se brouille en taches de
couleurs et de formes indistinctes, tandis que devant mes
yeux, la laine, les aiguilles et mes mains sont nettes. La
tension trop grande que j’exerce sur la laine traduit mon
anxiété. Je lutte contre la raideur de mon fil.

Le soleil a depuis longtemps disparu et les lampadaires
révèlent, de leur lueur orangée, les cernes qui tachent
mon visage. Les mailles voyagent toujours et peignent
le portrait troué, tendu et résilient de ma personne. Le
rectangle de laine prend forme en un trajet lent, parsemé
de doutes et des traces fantômatiques de ses incarnations
précédentes sur son fil.

J’échappe la maille. La géométrie se décompose. Je
dépose la laine et les aiguilles sur la petite table devant
moi. Je reste assise sur ma vieille causeuse, une relique
de mon adolescence et une fidèle témoin de mes neuf
déménagements. Mes yeux contemplent l’espace au-delà
de mes instruments, au-delà du tricot déchu, et fixent le
tutoriel figé sur l’écran de la télévision. Cette télé, j’en ai
hérité de ma grand-mère l’année dernière, lorsqu’elle s’est
résignée à déménager dans le centre pour personnes âgées.

Je ramène mon regard sur les aiguilles dans ma main. Elles
appartenaient à ma grand-mère. Sur le bois dont elles
sont faites, sont gravées trois lettres élégantes: A.M.L.,
pour Apolline Madeleine Lenoir. Son arthrite sévère lui
a volé sa passion avant qu’elle n’ait pu la transmettre.
Mes souvenirs esquissent des fragments de mon aïeule
installée dans sa chaise berçante, fredonnant un air qu’elle
invente au fur et à mesure. Ses doigts agiles manipulent la
laine et les aiguilles avec rapidité et précision. Mes yeux
se dirigent vers le cadre posé sur la télévision, à l’intérieur
duquel est gardé un polaroid flou de moi et de ma grand-
mère. En observant le cliché, je pars dans mes souvenirs.
Je me revois à sept ans, assise près d’elle, arborant un air
frustré, mais déterminé, les traits tordus, avec dans les
mains quelques mailles sur une aiguille. Mes soupirs et
mon énervement ne lui échappaient pas.

«Recommence!», qu’elle me disait.

Le mot me parvenait avec douceur, et je recommençais.
Et recommençais. Depuis, cette écharpe produite avec
grand-maman orne le cou de mon ourson. À ce jour, ce fut
mon unique réussite en tricot.

Grand-maman oublie maintenant de plus en plus qui je
suis. Mais ce matin, elle a eu un moment de clarté. Frêle
et emmitouflée dans son châle favori, minuscule dans son
lit, elle m’a demandé de sortir la boîte bleue du placard.
Ses mots me sont parvenus avec douceur alors que
j’admirais ses outils de tricot: «C’est pour toi. Pour que tu
puisses recommencer.»

Souvenir de persévérance

PAR BRUNO LALIBERTÉ

Je vous transporte au début de ma vie de couple, alors que j’achetais un cadre ayant autrefois été rattaché à une commode. Nous l’avions déniché dans une brocante où il gisait parmi une pile d’autres cadres vintage de tous les formats. Ce fut un coup de cœur immédiat. Déjà, dans notre tête, il était positionné dans la maison. Il est ovale, fait de chêne, et se distingue par sa magnifique patine formée au fil des décennies. Mais en son milieu, le miroir qu’il contenait autrefois brille par son absence.

On commence

J’astique le bois, il reprend vie. J’entreprends de remplacer le miroir, mais je n’avais jamais taillé du verre. Je me renseigne auprès d’un vieil ouvrier que je connais par le biais de mes parents, un sage dans son métier. Déterminé à réussir, je me procure les outils requis et un miroir rectangulaire dans une grande surface. Je confectionne un gabarit en carton que je trace sur le miroir. Une première coupe, puis une deuxième, et, à la suivante, le miroir se casse en deux. Un premier revers.

On recommence

L’apprentissage à la dure me suivait depuis mon adolescence; les essais où je me disais capable d’apprendre sans l’aide d’un cours ou d’un professeur sont pour moi monnaie courante. Mais ce revers me donne à réfléchir. Quelles sont les vertus de l’expérience et quels en sont les bienfaits? Pourquoi je m’acharne? Pour rien? Suis-je une tête de mule? On verra bien.

J’achète un second miroir. Nouvel essai, une nouvelle défaite.

On recommence

Je retourne au magasin avec les résultats de mes succès. En me voyant arriver pour une nouvelle tentative, de toutes parts les taquineries fusent. Je suis résolu, je vais réussir. Mais c’est un nouveau fiasco, un nouveau malheur. Je m’emporte et jure de ne plus jamais tailler le verre. À ce moment précis, je me suis rappelé les paroles sages de ce même homme à tout faire déjà consulté: «Couper en cercle, c’est difficile, tu devrais t’entraîner un peu avant de te lancer.» Il avait raison, évidemment. Un bon professeur vaut son pesant d’or. Je consentis donc, enfin, à être guidé.

L’histoire se continue...

Quelques mois après ces événements, lors d’une soirée où étaient présents plusieurs connaissances de mon père, ce dernier me félicitait pour ma persévérance devant cet échec, en précisant qu’il s’agit là d’une de mes qualités. Ce compliment me touche beaucoup, car mon défunt père était avare de ces paroles de réconfort. Et à ce jour, le souvenir de cette reconnaissance me reste encore en tête. Aujourd’hui, je suis capable de découper du verre en ligne droite, mais pour les courbes, je confie ce travail aux professionnels. Si recommencer est nécessaire pour acquérir de l’expérience, de connaître ses limites démontre de la sagesse.

Les Lego sont faits pour être déconstruits

PAR FÉLIX DEVAULT-DIONNE

J’ai construit un pont.

Un pont en Lego.

Il part de ma chambre et se rend jusqu’à celle de mes parents.

Un pont avec une arche, à double voie, gris comme s’il était fait de vrai béton. Il supporte bien les petites voitures que j’envoie.

Une rouge, une bleue. Puis une verte.

J’y place une figurine. C’est une de mes préférées, parce que sa tête a deux visages. L’une avec des lunettes de soleil et l’autre avec une baboune inquiète. Ses cheveux cachent l’expression que je ne veux pas voir. Le sourire aux lèvres, il traverse dans la chambre de mes parents.

Il fait noir, dans la chambre de mes parents. Toujours. C’est comme si les autos passaient dans un tunnel.

Pourquoi personne ne revient jamais?

J’envoie un autobus bien rempli. Un conducteur, plusieurs amis et même un chien. À eux tous, ils devraient bien trouver un moyen de revenir. Ils pourraient pousser l’autobus!

Le tunnel ne finit plus.

Est-ce qu’ils ont frappé l’auto verte?

J’espère que tout le monde va bien.

Mon bac est encore vide. Je n’ai plus de figurines.

Je commence à en construire avec des pièces du pont.

Elles sont bien tristes, les bras raides et grises et sans visage sans voiture. Elles ne roulent pas très bien. Je dois les lancer fort pour qu’elles glissent de l’autre côté, jusque dans le tas de briques qui grossit dans le noir.

Il ne reste plus beaucoup de briques au pilier.

Il tremble un peu, mon pont.

Les personnages disparaissent.

Il ne m’en reste qu’un

avant que tout s’effondre

encore.

Les descendants des aubes

PAR RICHARD SIMARD

Ils dorment
enserrés dans la soie
les membres affectés

Les descendants des aubes
refont doucement
leur ciel de verre

Ces abattus des préludes
récupèrent
leur ration de doutes

Ils comblent les recoins
où les débris s’accumulent
tombés de mes visions

Ils fracassent les sonorités
où croupissent les mémoires
dans mes angles morts

Ils retournent là
comme les tambours
qui rythment mes aurores

Avec ces encens de peau
perçus
dans mes mouvements de fuite

Mais par où sont-ils passés?
pour venir
d’où je viens

Sur quelle terre ont-ils posé le pied?
pour ouvrir ces chemins
que mes pas foulent

Dans quel rafiote ont-ils veillé?
pour venir s’établir
où je sommeille désormais

Quelle parcelle ont-ils labourée
pour moissonner les fruits
que je cueille aujourd’hui?

Par cette grande entrée saline
ils surent que leurs vies
s’ouvriraient sur la mienne

Et dans ces silences urbains
j’ai presque revu
mon père

J’ai croisé les heures
où cet homme
a vu le jour

Là même où je déroulais mes plages
où les sables périssent
je débarquais dans la quiétude

Avec celle qui espérait
de nous
une présence

Un verbe intime
que j’appris dans l’obscurité
pour enfiler le temps comme un vêtement chaud

Je dégrafais des papiers ardents
que je relisais
dans toute ma lucidité

On les devina
dans mes membres
ces fluides dormants

Comme la peau tendue
sur le lit de la terre
la réchauffant

Le son d’un lac
appelant les espacements
qui veillent entre l’écrit et l’image

Le temps rattrapera
ces oubliés
dans mes chairs

Leurs sentiers sinueux
sombres et foudroyants
naquirent de mon ventre

Ils fracassèrent les fenêtres
laissant circuler l’air
qui se délassait sous ma paillasse

Ces vents anciens
gardés là
par ma peur du vide

Au redoux
les disparus s’accordèrent
une dernière danse

Alors que je détachais
doucement
les grains de sable de mes mots

Deux enfants
deux amples forêts
garnis de truchements

Leur transe temporelle
prend le *mors aux dents*
rompt les distances

Le ciel
dans les jambes
et dans leurs sentences

Décamper
dans cette rumeur giratoire
pour le repos des anges

Et s’émouvoir
d’hier à demain
dans les brèches des aubes.



À l’automne 2027, pour souligner le 50^e anniversaire de l’AAAE, L’Alinéa explorera le thème “Grimoire”, en hommage au bulletin de l’Asso qui, en 1978, portait ce nom. Comme il l’est expliqué dans le troisième numéro du bulletin Grimoire, conservé aux archives de l’AAAE, un grimoire est “le livre des magiciens et des sorciers pour invoquer des démons et procéder à la métamorphose du monde”.

“Et”: ce n’est pas l’un ou l’autre. Pour changer le monde, il faut invoquer des démons. Pour invoquer des démons, il faut changer le monde. Évidemment: personne n’aurait envie d’invoquer des démons si la vie était belle et facile. Pour les tenants du statu quo, les masques démoniaques des dissidents menacent l’équilibre du monde.

PARUTION À L’AUTOMNE 2027

Grimoire

Grimoire évoque une épaisseur parcheminée, l’odeur poussiéreuse d’une vieille bibliothèque, de bougies fondues et d’encens, un cuir taché et des enluminures dorées, des gravures inquiétantes et une table de travail en chêne, avec un crâne humain et un porte-plume. On ne lit pas un grimoire sur une liseuse, on n’achète pas un grimoire en librairie; on le trouve dans une grotte lugubre, au chevet d’un pendu ou dans la bibliothèque d’une capitale ravagée par les siècles.

Un grimoire est un livre de magie, de sorcellerie, par définition réservé aux initié.es; le commun des mortels n’a pas accès à son savoir, à ses tours, à ses enseignements. Son contenu est forcément ésotérique, obscur, impossible à déchiffrer, à l’instar de ces ouvrages d’alchimie chers à Umberto Eco qui, depuis le *Corpus Hermeticum* attribué au mage Hermès Trismégiste, prétendent détenir la clé de la connaissance. Les magiciens du Moyen-Âge voulaient la pierre philosophale, l’oeuvre au noir, alors que les transhumanistes d’aujourd’hui s’injectent du sang d’adolescents pour ralentir le vieillissement et recherchent la transcendance dans la poursuite de l’intelligence artificielle générale.

Arthur Machen, grand décadent gallois, avait fait dire à un de ses personnages dans *Le grand dieu Pan* que le Mal, c’était la tentative des humains de s’approprier des pouvoirs détenus par les dieux, alors que le Bien serait la tentative de retrouver les pouvoirs qui étaient siens avant la Chute. Et si le mal n’était que contestation de l’ordre établi?

Les personnages de fiction seraient-ils des démons, désirant plus que tout nous écarter de la réalité pour nous attirer dans la folie? L’auteur serait un conjurateur de sortilèges, un illusionniste capable de fasciner autrui, de capturer dans les rets de la fiction quiconque s’écarterait trop du sentier balisé. Ce serait le propre de l’illusion elfique, pour Tolkien:

un art capable de se superposer complètement au réel, au point de tromper celui ou celle qui lève les yeux sur lui. N’est-ce pas là le rêve de tout créateur?

Les grimoires fictifs peuplent nos récits, du *Petit Albert* du piètre sorcier Amand dans *L’influence d’un livre*, le premier roman québécois, jusqu’au *Livre des morts* du film d’aventures *La momie* (1998), en passant par le fameux *Nécronomicon* de H. P. Lovecraft, supposément écrit au VIII^e siècle par le poète fou Abdul al-Hazred. Comme la réalité, la fiction invente des grimoires, des livres qu’il faut savoir déchiffrer pour ensuite savoir déchiffrer le monde. Car au fond du réel réside un mystère. Ne sommes-nous pas tous un peu sorciers?

Veuillez envoyer votre texte à info@aaaeestrie.ca avant le 31 janvier 2027 en vous assurant de respecter les exigences suivantes:

- Joindre votre nom et vos coordonnées;
- Formater le fichier à double interligne, en Times New Roman (12 points);
- Ne pas dépasser 1000 mots pour les textes en prose ou deux pages pour les textes en vers.

Le comité éditorial se réunira pour évaluer les textes de manière anonyme et contactera les auteur.es sélectionné.es pour les accompagner dans le travail éditorial qui suivra. Conformément à la philosophie de la revue, les personnes dont les textes seront sélectionnés devront garantir n’avoir utilisé aucun agent conversationnel et se montrer ouvertes à retravailler leur texte à la lumière des commentaires du comité. La coopération et le dialogue permettront de réaliser tout le potentiel du texte.

L’Alinéa publie de la fiction, de la poésie, de l’essai et du récit.



aaaestrie.ca